MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET DE LA RECHERCHE

BULLETIN
DE L'INSTITUT FRANÇAIS
D'ARCHÉOLOGIE ORIENTALE

en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne en ligne

BIFAO 21 (1923), p. 55-106

Jean Clédat

Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].

Conditions d'utilisation

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

Conditions of Use

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT ifao.egnet.net). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

Dernières publications

9782724711264	*La chapelle d'Osiris Ounnefer Neb-djefaou*	Laurent Coulon
9782724711752	*Guide du Caire Islamique*	Hadrien Collet
9782724711660	*Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales 41*	Adrien Candiard (éd.)
9782724711745	*Bulletin archéologique des Écoles françaises à l'étranger (BAEFE)*	
9782724711271	*Du côté de chez Zeus*	Emmanuel Botte (éd.), Hélène Cuvigny (éd.), Michel Reddé (éd.)
9782724711677	*La Description de l'Égypte*	Paul-Marie Grinevald
9782724711714	*La pensée et la pratique pharmacologiques d'Avicenne*	Sylvie Ayari
9782724711899	*BCAI 40*	

© Institut français d'archéologie orientale - Le Caire

NOTES SUR L'ISTHME DE SUEZ[1]

(SUITE)

PAR

M. JEAN CLÉDAT.

XVI. — LES DEUX ZONES DU TERRITOIRE SYRO-ÉGYPTIEN.

Le territoire syro-égyptien n'a jamais fait, jusqu'à ce jour, le sujet d'une étude d'ensemble. Nous connaissons assez bien la ligne du canal de Suez, le ouâdî Toumîlât, à peu près la grande route de Syrie, par Qatieh, et celle dite des Pèlerins ou d'Arabie, par Suez, Nakhel et Aqabah. Au delà de ces voies courues de tout temps, c'est l'inconnu. Son histoire, comme son état physique, reste encore fort obscure. Toutefois elle a donné lieu à de nombreuses études; mais ces travaux concernent généralement l'isthme de Suez, étudié surtout au point de vue commercial et de la communication des deux mers. Aujourd'hui le pays, sauf quelques points dans le nord, est une vaste solitude sur laquelle nous n'avons que des renseignements épars, incertains, souvent contradictoires, fournis soit par les historiens classiques ou arabes, soit par des voyageurs modernes, dont la seule préoccupation semble avoir été de fuir au plus vite ces terres aujourd'hui abandonnées et désolées[2].

[1] Voir les paragraphes I-XV de cette série aux tomes XVI (p. 201), XVII (p. 103) et XVIII (p. 167) du présent *Bulletin*.

[2] Depuis la grande carte de l'Expédition française, très insuffisante, il a paru en 1914 une carte en quatre feuilles, publiée par le *War Office in Egypt*, à l'occasion de la Grande Guerre. Il est probable que cette carte résulte des travaux et relevés topographiques du *Survey Department in Egypt*. Malgré quelques fautes dans les noms de lieux et dans les transcriptions des noms, c'est un document d'une réelle importance. Elle donne une idée très exacte de la région. Les localités antiques, bien marquées sur le terrain, sont rarement indiquées; cependant ce travail sera très utile aux études historiques. En outre, la guerre a donné lieu à quelques études intéressantes, souvent accompagnées de cartes, tirées de la carte du *War Office*. Parmi ces études je citerai : Martin S. Briggs, *Through Egypt*

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La tradition arabe conserve le souvenir d'un pays riche et prospère; la tradition grecque, au contraire, montre ce même territoire absolument pauvre, inculte, privé d'eau et dénudé, par conséquent stérile.

En étudiant de près la région qui nous intéresse, on comprendra facilement ce double jugement, également faux tous les deux, si on les applique à tout le territoire. Le même phénomène, que je vais indiquer, peut s'observer tout le long de la côte de la mer Méditerranée, depuis la Palestine jusqu'à l'Atlantique. Seulement, à l'encontre de la Tunisie ou de l'Algérie, par exemple, l'histoire n'a conservé du territoire syro-égyptien que le souvenir de la tradition grecque, c'est-à-dire celle qui est le plus défavorable à tout développement ou culture; cet état, qui est la caractéristique de la région sud, ne peut s'appliquer à la région nord. La simple inspection de la carte du *War Office* suffit pour prouver cette affirmation. Enfin, j'ajoute que le problème ne pouvait être résolu sans une connaissance profonde de la géographie des lieux et l'exploration méthodique du pays. C'est à la suite de mes recherches dans ces parages, commencées en 1900, que je suis arrivé à mettre d'accord les écrivains grecs et arabes.

Prise dans son ensemble, la zone nord de la péninsule sinaïtique, depuis la chaîne du Djebel Tìh jusqu'à la Méditerranée, se divise en deux parties bien différentes, chacune d'une nature particulière. Au nord, des terres grasses, argileuses, fortement mélangées de sable, susceptibles d'être cultivées, sont formées par des dépôts nilotiques : c'est la province du Djifâr des Arabes. Au sud, une région absolument inculte, sèche, sablonneuse et pierreuse : c'est le désert de *Tìh* ou de l'Égarement, ou plus exactement, le désert d'*Étham*.

in War-time; A. R. Guest, des notes substantielles dans *Geographical Journal,* vol. XIII, p. 281; on peut encore lire avec profit les articles parus dans *The Times history of the War,* Part 48, vol. IV, 20 juillet 1915; puis une courte notice du lieutenant François Bernon parue dans *L'Illustration* du 24 novembre 1917. Je dois dire que dans tous ces travaux les auteurs n'ont pas suffisamment distingué les deux natures de terrain de la région syro-égyptienne. Parmi les travaux antérieurs à la carte du *War Office,* je citerai : J. M. Lepère, *Mémoire sur la communication de la Mer des Indes à la Méditerranée par la Mer Rouge et l'Isthme de Soueys (Suès)*, tome I de l'édition de 1809 et tome XI de l'édition de 1821 à 1830; P. L. Prétot, *Reconnaissance de l'Isthme et du Canal de Suez, par le général en chef Bonaparte... en 1798 et 1799,* 2e édition, 1860; Vivien de Saint-Martin, *Le nord de l'Afrique dans l'antiquité,* 1863; Linant de Bellefonds bey, *Mémoire sur les principaux travaux d'utilité publique exécutés en Égypte,* Paris, 1872-1873.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

J'ai déjà dit que ce contraste se retrouve dans d'autres pays du littoral; il a également donné lieu aux mêmes observations. Comme dans les provinces d'Afrique, la vie dans cette région passa par des phases très différentes.

L'organisation en province est l'œuvre particulière des Grecs, puis des Romains. Ce n'est véritablement qu'à ce moment que le Djifâr fut colonisé et administré. Avant cette époque, les Égyptiens n'avaient presque rien fait pour son développement. Après eux, les Arabes, par indolence ou par incurie, abandonnent la terre du Djifâr et laissent périr l'œuvre des Romains. Aussi, pour écrire l'histoire si intéressante de ce territoire, est-il nécessaire de distinguer les époques et le rôle joué par chacune d'elles à l'œuvre de sa colonisation. Mais avant tout, il est nécessaire de bien connaître la géographie du pays pour juger de la valeur des faits rapportés par les historiens anciens. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de donner un aperçu de l'état physique actuel de cette région, parallèlement à l'état ancien, au moins tel que nous pouvons le concevoir d'après les quelques documents que nous possédons.

Les documents épigraphiques, sur lesquels nous comptions beaucoup dans nos recherches, sont excessivement rares. Dans les divers sites que j'ai eu l'occasion de fouiller, il ne restait le plus souvent que les arasements des constructions. Les pierres susceptibles d'un emploi ont été, les unes converties en chaux, les autres sculptées ou écrites, brisées ou emportées; enfin, les pierres dures, granit et basalte, ont été transformées en moulin à grains. Dans tous les lieux explorés j'ai retrouvé des traces évidentes de ces changements. Néanmoins, et malgré cette importante lacune, les travaux archéologiques entrepris par les soins de la Compagnie du Canal de Suez, et exécutés sous ma direction, ont été très fertiles; ils ont donné des résultats précieux pour la connaissance géographique et historique de la région, si remarquable dans l'antiquité et si digne, par sa position exceptionnelle au point de vue commercial, d'exciter l'intérêt de l'historien.

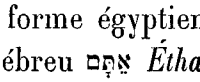
Les limites du territoire syro-égyptien sont assez difficiles à fixer, si l'on s'en tient aux deux divisions territoriales : le Djifâr et le désert de Tîh [1]. Suivant les écrivains arabes, elles comprendraient tout l'espace situé entre la plaine

[1] Maqrîzî, malgré ces deux divisions qu'il adopte, dit cependant dans le chapitre *De la mer de Roum* (trad. Bouriant, p. 46), que la mer Méditerranée baigne le désert de Tîh.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

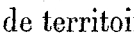
du Delta et le ouâdî el-Arîch. Politiquement, ces limites se réduisent à la seule région qui est entre l'isthme et le ouâdî; au sud, elles touchent au Djebel Tîh; au nord, à la mer Méditerranée. Géographiquement, ce sont les limites généralement admises; mais pour des raisons historiques, il est préférable de conserver la division arabe.

Or il est évident qu'un si vaste territoire ne pouvait partout présenter le même aspect. Les Arabes l'ont divisé en deux zones : 1° au nord, le Djifâr. Cette zone borde le littoral méditerranéen; c'est aujourd'hui une dépression marécageuse, semée de dunes de sable et occupée dans son centre par le grand lac de Baudouin; 2° au sud, le *Badiet et-Tîh*. C'est un plateau calcaire couvert de sable et de dunes, coupé dans sa partie orientale par un massif de montagnes dénudées. La limite des deux régions est facile à déterminer. Ce sont deux états de terrains absolument dissemblables, dont la différence était encore plus marquée, à l'époque romaine, par la mise en culture du Djifâr.

Le *Badiet et-Tîh*, ou « désert de l'Égarement », tire son nom, suivant la tradition, du séjour que firent les Hébreux dans cette région, après leur sortie d'Égypte et avant d'atteindre la Terre promise. Ce nom s'applique également au territoire situé à l'est du ouâdî el-Arîch. En conséquence, le désert de Tîh est la région située entre l'isthme de Suez et le ouâdî el-Arabah. La partie du Tîh que j'étudie est encore appelée *Badiet Étham*, ce qui signifie le « désert perpétuel ». C'est un vieux nom qui est employé dans le récit de l'Exode (*Nombres*, XXXIII, 8). Je crois qu'au temps de l'Exode, Tîh et Étham étaient synonymes. Le désert d'Étham ainsi compris correspond assez exactement au pays d'*Édôm* ou Idumée. Aussi je me demande si *Édôm*, que l'on traduit par « roux, rouge », n'est pas la transcription de Étham, avec le changement bien paléographique du *thav* en *daleth*. En effet, la forme égyptienne  *Adoumâ* rend très correctement le nom hébreu אֵתָם *Étham*.

Je ne sais pas si je me trompe, mais je ne puis croire que *Édôm* est une simple variante de *Étham*. Il y a là un petit problème qui me paraît intéressant à résoudre. *Édôm*, qu'on interprète généralement par pays rouge, soit qu'on applique le terme à la couleur du sable, soit à la couleur des grès et des roches volcaniques, des massifs montagneux compris entre la mer Morte et le golfe Élanitique, dont la couleur foncée contraste avec la blancheur du calcaire environnant. « Cette explication, dit M. Legendre, ne peut s'entendre à

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

tout le pays d'Édôm. Suivant ses différents aspects, ce dernier est appelé *sâdéh* « les champs », *midbar* « le désert », le plus communément *'érèṣ 'Édôm* « la terre d'Édôm [1]. » Mais l'observation de M. Legendre ne donne pas le sens d'*Édôm*. J'ai dit plus haut que ce mot était une variante graphique de Étham, et je crois, avec tous les savants, qu'il descend de l'hébreu אָדַם « être rouge, rouge ». Comment expliquer alors cette anomalie? D'abord examinons la limite occidentale de ce pays. Il serait d'autant plus intéressant de déterminer cette frontière que cela nous permettrait de déterminer en même temps la signification exacte d'*Édôm*. Les limites de cette contrée sont assez mal définies. Ce qui est certain, c'est que Édôm se trouvait au sud de la Palestine; à l'est, il touchait au ouâdî el-Arabah; à l'ouest, les *Nombres* (XXXIV, 3) nous disent que le désert de *Sîn* était à côté d'*Édôm*. Mais nous ignorons l'étendue du désert de *Sîn*, que d'autres passages de la Bible nomment *Chour*. Étant donné l'impossibilité matérielle de déterminer les frontières de ces deux régions contiguës et caractérisées par des déserts, on peut affirmer qu'elles durent se pénétrer et se confondre mutuellement. Et dans les textes égyptiens sont mentionnés les *Âdoumâ* associés à d'autres tribus bédouines appartenant à la grande famille des *Chasous*, populations nomades habitant le grand désert de l'Arabie Pétrée, depuis l'Égypte. Les Égyptiens désignaient toute cette région déserte, sans distinction de territoires, par l'expression  *Tà dechert* [2] « la terre rouge », expression qui est rendue en hébreu par אֶרֶץ אֱדֹם *'érèṣ 'Édôm* « la terre rouge » (*Genèse*, XXXVI, 16, 21, 31). D'où je conclus que *'érèṣ 'Édôm* est la traduction de *Tà dechert*, et que *Édôm* est la reproduction phonétique de *Étham*.

Le désert de Tîh est divisé en deux parties, à peu près égales, séparées par le ouâdî el-Arîch. Ce torrent prend sa source vers le centre de la longue chaîne montagneuse du Djebel Tîh, qui sépare transversalement les deux sections de la presqu'île du Sinaï. Après une longue course, incurvée vers l'Asie, le ouâdî se jette dans la Méditerranée, à droite de la petite ville fortifiée d'el-Arîch, l'ancienne *Rhinocorura*, qui a donné son nom au ouâdî. Sa largeur est de 1500 mètres au-dessus de Nakhel; à son embouchure il a plus de 2 kilomètres.

[1] VIGOUROUX, *Dictionnaire de la Bible*, au mot *Idumée*, col. 831.

[2] *Tà-dechert* est également opposé dans les textes à *Ta-qemet* « la noire ». Cette expression désigne la terre cultivée d'Égypte, la vallée du Nil. *Tà-dechert* exprime exactement les déserts, l'occidental et l'oriental, qui enserrent l'Égypte.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il est à sec presque toute l'année. L'hiver, quand il pleut, les eaux qui descendent des montagnes transforment le lit du ouâdî en un véritable torrent impétueux, aux eaux jaunes et bourbeuses. A ce moment il est très difficile et très dangereux de le traverser, et les relations entre l'Égypte et la Palestine demeurent parfois suspendues pendant plusieurs jours. Pour ces diverses causes les anciens l'appelaient *fluvius turbibus*. Dans la première moitié de son cours, le ouâdî reçoit de nombreux tributaires, qui augmentent considérablement le débit des eaux à la saison des pluies. Ce sont : sur la rive droite, le ouâdî el-Brouq; sur la rive gauche, les ouâdîs Rouâq, Aqabah et Geraia. Les eaux du ouâdî el-Arîch, tout le long de la route, déposent de la terre fertilisante, que les Bédouins ensemencent d'orge immédiatement après l'inondation. A el-Arîch le dépôt est si considérable que le lit du ouâdî est entièrement cultivé sur plusieurs kilomètres de longueur; de nombreux palmiers et de fort beaux figuiers y poussent également. C'est le *naḥal Misraïm* « le fleuve d'Égypte », de la Bible. Le ouâdî el-Arîch apparaît à diverses époques comme marquant la frontière de l'Égypte.

La section occidentale du désert de Tîh est formée par un vaste plateau calcaire, avec une pente légère inclinant vers le bassin de l'isthme; il s'adosse au sud aux hautes montagnes du Djebel Tîh. Cette longue chaîne s'étend du golfe de Suez au golfe de l'Aqabah; elle dessine dans sa forme générale un immense éventail s'ouvrant sur le désert, et dont la pointe s'enfonce profondément dans la presqu'île. La table calcaire du plateau disparaît sous une épaisse nappe sablonneuse, dure, stérile, uniformément plate, caillouteuse par place à la surface. Une longue ligne de montagnes abruptes coupe diagonalement le plateau; elle commence en face de Suez et se termine à el-Arîch. Le tracé conventionnel de cette ligne, répété sur toutes les cartes, ne repose sur aucune observation des lieux; c'est un tracé tout de fantaisie exécuté, d'après l'aspect que prennent ces montagnes, vues de loin, par les membres de la Grande Commission d'Égypte. La carte anglaise de 1914 a fort heureusement rectifié cette erreur et d'autres aussi, notamment le cours du ouâdî el-Arîch. Cette carte, au point de vue topographique et orographique, nous donne des renseignements précieux et exacts sur une région rarement visitée et presque inconnue. En somme, cette *pseudo*-ligne montagneuse est formée par plusieurs groupes de massifs isolés, quelquefois considérables, mais qui ne dépassent

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

pas 1000 mètres de hauteur. Au sud-ouest nous avons le Djebel *Raha,* qui se rattache au Djebel Tîh. Au nord de la route des Pèlerins on a le Djebel *Oumm-Khéchab* (quelques cartes portent *Oumm-Mukhseib*). Sur le flanc occidental de cette montagne, près de Bîr Harab-el-Mabâchah, on trouve, creusées dans le roc, des tombes arabes ornées d'inscriptions coufiques, peintes sur les parois des chambres. Plus au nord est le Djebel *Maghara;* puis, une suite de petites montagnes s'abaissant progressivement, en se dirigeant vers le ouâdî el-Arîch. Le Djebel Maghara tire son nom de sa couleur rouge que lui donne le fer contenu dans la roche. Cette montagne, dans sa partie orientale, est traversée par un ouâdî pittoresque qui porte le nom de la montagne; il prend sa source près d'un superbe puits ancien, creusé dans un sol ferme et très dur; de là le ouâdî se dirige vers l'est, et après de nombreuses sinuosités dans les rochers, débouche par un large estuaire dans la vallée du ouâdî el-Arîch. Le ouâdî Maghara était autrefois le passage d'une importante route commerciale, allant de Pétra en Égypte; elle traversait le Badiet et-Tîh et pénétrait en Égypte par le ouâdî Toumîlât. Cette route, tout le long de la traversée du Maghara, était surveillée par de nombreux fortins carrés, établis sur les plus hauts sommets de la montagne. L'un de ces postes — j'en ai compté cinq — a été édifié à quelques mètres de distance du puits du Maghara, sur un petit mamelon aplani préalablement. Toutes ces bâtisses, ainsi que le revêtement du puits, sont construites en pierres sèches, non taillées, prises dans le lit du ouâdî qui en est jonché. Ces postes paraissent appartenir à l'époque byzantine; en effet, nous savons que les empereurs Anastase et Justinien s'occupèrent particulièrement à protéger les passages du mont Sinaï et la route d'Égypte en Syrie contre les invasions des Perses et des Sarrasins. En arrière, et en seconde ligne, est le Djebel *Yellek,* situé entre le Djebel *Oumm-Khéchab* et le Djebel *Maghara;* enfin, au nord-est de cette dernière montagne est le Djebel *Hellal,* traversé dans sa partie orientale par le ouâdî el-Arîch. Outre ces importants massifs, on peut citer deux pics rocheux : le Djebel *Libni,* à l'ouest du Djebel Hellal, et le Djebel *Abragein,* nom d'un cheikh bédouin, dont le tombeau domine le sommet du pic. Cette bâtisse moderne pourrait occuper le lieu d'un ancien sanctuaire, un haut-lieu par exemple.

Entre ces divers groupes de montagnes, c'est une suite de plaines, parsemées çà et là de surfaces légèrement creuses. L'hiver, ces terrains, envahis

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

par les eaux de pluies descendues des montagnes, forment pendant quelque temps de véritables étangs. Aussitôt les eaux disparues, le sol, couvert d'une légère couche de limon, est ensemencé d'orge par les rares et farouches Bédouins qui habitent ces lieux habituellement improductifs. Au pied des montagnes on trouve plusieurs puits, dont quelques-uns donnent de l'eau toute l'année : Aïn Îkdeirat, à l'ouest, et Bîr Hammah, à l'est du Djebel Maghara; Bîr el-Hassanâ, au-dessous du Djebel Yellek; auprès du Djebel Oumm-Khéchab sont : Bîr el-Giddî au sud, et Bîr Harab-el-Mabâchah à l'ouest. Ce dernier puits, avec celui de Bîr el-Maghara, sont de création byzantine. On rencontre encore d'autres puits dans presque tous les ouâdîs. Dans le ouâdî el-Arîch on trouve Bîr Nakhel et Bîr el-Heffein. Tous les deux sont d'origine romaine, comme les ruines de constructions qui sont auprès. Sur le versant ouest du Oumm-Khéchab s'accrochent de hautes et massives dunes de sable s'étendant jusqu'aux bords des grands Lacs Amers. Plus au nord les dunes diminuent d'importance et de volume; aux abords du Djifâr elles forment de petits mamelons isolés et dénudés; ils ressemblent, sur le terrain plat du plateau, aux cônes de sable que font les enfants sur le bord de la mer.

En général, le plateau du Tîh est sec, sans eau et sans végétation; c'est ce qui lui a valu le nom de *Badiet Étham* « le désert perpétuel »; c'est également une surface de *hamâda* ou désert à sol uni et dur. Il s'élève graduellement du nord au sud; sa hauteur, de 300 mètres dans le nord, atteint 425 mètres au-dessus de la mer, au sud du village de Nakhel, centre administratif de la région.

La deuxième zone est constituée par une large et étroite plaine appelée *Djifâr* ou *Gôfar*. Cette région, la plus importante, a dans l'histoire un long passé historique à reconstruire. Dans son ensemble, elle forme un vaste triangle scalène dont la base s'appuie au Delta; le deuxième côté touche la mer Méditerranée et le troisième le désert de Tîh, suivant une ligne droite allant de Bilbeïs à el-Arîch, en passant au sud de Qatieh. L'historien arabe Maqrîzî dit que « le Djifâr formait un ensemble de cinq villes : el-Farmâ, el-Baqarah, el-Ouaradah, el-Arîch et Rafah [1] ». Il est à remarquer que dans sa citation,

[1] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 544.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'historien arabe ne cite aucun des lieux situés à l'intérieur du Djifâr; les cinq villes mentionnées sont toutes situées sur le littoral méditerranéen : el-Farmâ = Péluse, el-Baqarah = Kasios, el-Ouaradah = Ostracine, el-Arîch = Rhinocorura, et Rafah = Rapha. Est-il bien vrai que cette dernière localité ait réellement fait partie du Djifâr[1]? L'omission des villes intérieures est un fait constant chez les historiens arabes; la même remarque est à faire chez les auteurs classiques, abstraction faite des Itinéraires, qui ne peuvent mentionner que les localités situées sur les routes. A ce moment, c'est-à-dire depuis la domination grecque jusqu'au XII^e^ siècle de notre ère, la grande voie stratégique est celle du littoral. « Parmi les villes de l'Augustamnique, dit Ammien Marcellin (XXII, 16), on cite la célèbre Péluse... On y remarque encore Cassium, où s'élève le tombeau du grand Pompée, Ostracine et Rhinocorura. » Et Ptolémée (IV, 5), en décrivant la province de Kassiotide, confirme la règle. Il faut descendre à la période arabe pour trouver quelques indications sur l'intérieur du pays. Abou l-Mahâsin est le premier historien faisant connaître, dans un *Itinéraire d'Égypte en Syrie,* quelques villes situées sur la vieille route ou *Chemins d'Horus;* cette voie avait été rétablie depuis un ou deux siècles, après l'abandon de la voie du littoral. La nomenclature des noms de lieux situés sur cette voie donne pour le Djifâr : « al-Arîch, Bîr al-Qâdî, Ouaradah (= Ostracine), Saouadah, Moutaïleb, Maan, Qatieh et Gorabî ». Les noms de ces deux dernières localités existent toujours. *Qatieh* est à une étape d'el-Qantarah. Sur son emplacement on remarque de vastes buttes de ruines romaines, couvertes par le sable; elles dénoncent une grande cité dont le nom ancien est inconnu. *Gorabî,* aujourd'hui el-Gorabiat, est entre Qatieh et el-Qantarah. A Gorabiat on voit un ancien puits bâti en briques, des tessons de poteries romaines, mais aucune trace de construction. Près de là sont, à l'est, les ruines d'*el-Qasabeh,* lesquelles, comme le nom l'indique, sont les derniers vestiges d'un *emporium,* et d'*el-Doueidar,* au sud, marquant un ancien poste militaire.

Ce même itinéraire se retrouve, moins la station d'al-Qâdî, dans la *Devise des chemins de Babiloine.* Si quelques-unes de ces stations ont pu être reconnues avec précision, il reste encore à loger sur la carte Souadah, Moutaïleb et Maan.

[1] Ptolémée (*Géographie,* édit. Müller-Didot, liv. V, 15, p. 989) donne Raphia comme une ville de la Palestine.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Bîr el-Qâdî doit correspondre aux puits de Mesoudiah ou M'Saïd, à deux heures de distance d'el-Arîch, sur le rivage de la mer. A cet endroit viennent s'approvisionner d'eau les caravanes, et les gens d'el-Arîch y descendent également pour prendre l'eau propre à leur nourriture; mais je n'y ai vu aucune trace de ruines.

Dans l'*État des Provinces,* Qatieh est compris dans le territoire du Djifâr avec une redevance de 480 dinars. Si l'on écoute Yakout, cette province s'étendait dans le sud jusqu'à Nakhel, au cœur même du Bâdiet et-Tîh. Je pense que le géographe arabe a voulu dire que Nakhel était une dépendance administrative, et seulement dans ce cas, du territoire du Djifâr; de même aujourd'hui cette même localité, Nakhel, est rattachée au gouvernorat d'el-Arîch. Politiquement, le Djifâr était une division administrative du Hauf oriental, d'où, d'après Maqrîzî, étaient exclus Farama et el-Arîch, qui avaient une administration particulière. En fait, le Djifâr désigne le bas pays à l'est de la branche Pélusiaque; il est formé par les alluvions du Nil, que l'on constate jusqu'auprès d'el-Arîch [1].

Son nom الجِفَار, *al-djifâr,* pluriel de جَفْر *djafr,* vient du grand nombre de puits que l'on trouve dans cette région. En réalité, c'est une nappe souterraine d'eau douce, presque superficielle, qui s'étend dans toute la plaine. Parfois il n'y a qu'à creuser la terre de quelques décimètres pour atteindre l'eau. Cette eau n'est pas toujours bonne à boire. Elle est toujours plus ou moins alcaline et se corrompt très facilement à l'air. Le sous-sol contient une deuxième nappe d'eau, beaucoup plus profonde, 15 à 20 mètres, et excellente à boire. Celle-ci a été utilisée par le khédive Ibrahim pacha, pour le service de l'armée, dans sa marche contre la Syrie. Le long de la route ce prince avait fait creuser deux superbes puits avec abreuvoir pour les animaux, l'un à Qatieh, l'autre à Bîr el-Mazar, au carrefour de la route d'Égypte en Syrie et d'el-Arîch à Suez. Bîr

[1] Les limites du Djifâr étaient (Edrisi, trad. Jaubert, p. 501), du côté de la Syrie, le désert de l'Égarement (Djebel Tîh) (par conséquent Nakhel ne pouvait faire partie du Djifâr); à l'ouest, le village d'Abassah, à l'entrée du ouâdî Toumîlât (Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 524). Du reste, dans le même passage l'historien arabe dit que «le Djifâr est l'espace compris entre el-Abassah, là où se trouvent aujourd'hui le village d'el-Salahieh et el-Arîch». On voit que dans ces bornes Rafa est hors de la province. Or, ces deux exemples montrent que les anciens, comme les modernes, ont confondu souvent la division administrative et la division territoriale.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

el-Mazar, à deux heures de marche au sud d'el-Flousiyeh (*Ostracine*), a dû jouer un certain rôle dans l'antiquité. On y voit les vestiges d'un poste romain, construit en très belles pierres blanches, et d'habitations anciennes. Le dernier pan de mur de la construction abrite le tombeau, très délaissé, du cheikh Gilbanî. L'eau de ces deux puits a été utilisée jusqu'à ces dernières années par les caravanes. Mais à la suite de la suppression des gardiens par le dernier khédive Abbas Helmi II, l'eau est actuellement exécrable [1].

Pour l'étude historique du Djifâr il importe d'abord de bien connaître son état dans le passé. Mais avant tout il faut signaler le grand changement survenu dans la région littorale vers le commencement de l'ère chrétienne. Par suite d'affaissements successifs des terres d'alluvions, dus, dit-on, à des tremblements de terre, la physionomie du sol s'est complètement modifiée. Ce changement, comme on va le voir plus loin, n'a pas été sans influencer la vie économique de la province.

« Durant mon séjour à Alexandrie, dit Strabon [2], la mer, proche de Péluse et du mont Cassius, s'élevait si haut, qu'elle inonda le terrain autour de la montagne, dont elle fit une île d'où le chemin qui conduit en Phénicie pouvait se faire en bateau. » Et le géographe ajoute ailleurs : « Un phénomène analogue (un tremblement de terre) eut lieu vers le *Cassius*, près de l'Égypte : dans une secousse subite, et non répétée, que le sol y ressentit, les parties basses s'élevèrent et les parties hautes s'affaissèrent tout d'un coup; les premières, en s'élevant, repoussèrent les eaux de la mer, et les parties affaissées les reçurent : une nouvelle secousse, toute contraire, rendit le sol à son premier état, sauf quelques changements peu considérables, et qui même n'eurent pas lieu partout ». C'est la première mention que j'ai notée d'un tremblement de terre en Égypte. Il se fit ressentir à la fin ou au commencement du 1er siècle, avant ou après notre ère.

Sozomène (*Histoire ecclésiastique*, VI, 2; cf. la *Vie de saint Hilarion*, 3, 33) raconte que le 21 juillet 365, un événement semblable survint à Alexandrie.

[1] C'est une constatation que j'ai faite au commencement de l'année 1914. Je ne sais pas si ces puits ont été nettoyés et réutilisés pendant la guerre. Des indigènes m'ont assuré que, pour des raisons d'économie, le khédive avait supprimé les deux gardiens. Ces anciens soldats touchaient chacun 70 piastres égyptiennes par mois, soit environ 18 francs.

[2] Strabon, liv. I, 17, et liv. XVI, 26.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le cataclysme éprouva tout le littoral. « La mer abandonna ses rivages pour revenir sur elle-même et les dépasser ensuite avec furie, inondant pour longtemps la terre ferme, de manière que, lorsque les eaux se retirèrent, on trouva sur les collines aux tessons, des barques qui y avaient été entraînées par la mer. »

Un autre tremblement de terre, mentionné par plusieurs auteurs, eut lieu en l'an 535 (251 ans après Dioclétien). Il dura longtemps et fut désastreux. « Sous le règne de Justinien, grand tremblement de terre en Égypte; un grand nombre de villes et villages sont engloutis. Les secousses furent ressenties partout et ne s'arrêtèrent qu'après une année » (Ẓotenberg, *Jean de Nikiou*, p. 157). Des renseignements plus précis, sur ce bouleversement, sont donnés par Maqrîzî (trad. Bouriant, p. 506) : « 251 ans après Dioclétien (an 535), l'eau de mer recouvrit une partie des lieux qui portent aujourd'hui le nom de lac de Tennis et les submergea; et l'envahissement augmenta chaque année, si bien que les eaux finirent par recouvrir entièrement le lac. Tous les villages situés dans la partie basse de la région furent submergés, tandis que de ceux situés sur les terrains élevés, il est resté Tounah, Boura et d'autres encore qui existent encore à présent, et sont entourés par les eaux. L'inondation de la région était accomplie cent ans avant la conquête de l'Égypte (par les Arabes). » *Les prairies d'or* (trad. Barbier de Meynard, II, p. 374 et 376) confirment ces renseignements : « Ce fut l'an 251 de l'ère de Dioclétien que la mer commença d'envahir et de submerger le sol nommé aujourd'hui lac de Tennis ».

Le 31 août 1112, sous le patriarche d'Alexandrie, Macaire, un tremblement de terre se fait sentir à Misr (le Caire) ainsi que dans la plus grande partie des villes de l'Égypte (R. Basset, *Le synaxaire arabe jacobite*, p. 16).

Enfin, le dernier tremblement de terre que j'ai noté a eu lieu en l'an 702 de l'hégire, 1324 de notre ère. Il visita la côte de l'Égypte et causa un affaissement général de la plage (Néroutsos-bey, *Étude sur l'ancienne Alexandrie*, p. 20)[1].

[1] Je ne crois pas, comme le pense M. Jondet (*Les ports submergés de l'ancienne île de Pharos*, dans *Mémoires de l'Institut égyptien*, t. IX), que le phénomène a été brusque. La submersion de la côte maritime, qui est certainement le résultat d'un affaissement et glissement lent des vases, s'est produit par secousses et à diverses époques, comme l'indiquent les récits divers des auteurs anciens. J'ai constaté que les secousses sismiques s'étaient fait sentir au fond de la mer

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

D'après cela, on peut admettre, et Strabon l'assure, que la région du lac de Baudouin, de même nature et de même formation que le Delta, a subi des transformations identiques, à la suite des mêmes événements. Ce qui le prouve, ce sont les ruines d'el-Roumiyeh, formant actuellement un îlot dans la région sud-est du lac de Baudouin; de Kasios, dont la partie méridionale de la ville est également enlisée; d'Ostracine, dont une bonne partie des ruines sont noyées pendant plusieurs mois de l'année, et dont le sol, durant les autres mois, demeure à l'état marécageux. Dans Ostracine-port, l'eau, pendant la saison la plus chaude, ne descend que de quelques centimètres au-dessous du dallage de l'église. Les tombes ménagées sous ce dallage étaient remplies d'eau et de limon; dans le baptistère construit derrière et en contre-bas du chœur j'ai constaté la même chose. Toutefois, et malgré ces transformations, il est facile de se représenter le Djifâr avant les cataclysmes énumérés plus haut [1].

Le lac de Baudouin, nommé par les Grecs Σερβωνίδος λίμνης, paraît correspondre au  «lac de Qem-our» [2] du voyage de Sinouhît, comme je crois l'avoir établi au chapitre v de ces notes. Pline (*Hist. nat.*, V, chap. 13) dit que le lac avait 150.000 pas de tour (= 221.220 mètres); la surface représentée par ce nombre est exagérée. Le lac aujourd'hui ne dépasse pas cette mesure, et au temps de Pline sa superficie était certainement moindre. Cette opinion est confirmée par Strabon (XVI, 19) : «Ce lac suit une direction presque parallèle à la mer, dont il n'est séparé, jusqu'à ce lieu qu'on appelle l'Ecregme, que par un chemin étroit : sa longueur est d'environ 200 stades; sa plus grande largeur, de 50. L'Ecregme est comblé.» On voit, par ces chiffres, que les dimensions du lac sont considérablement réduites,

Rouge (voir dans ces notes au chapitre x, *Les Routes*) et probablement aussi dans toutes les régions maritimes résultant de dépôts nilotiques.

[1] Plusieurs auteurs de l'antiquité pensaient que le lac de Baudouin, au lieu d'être formé par les eaux de la Méditerranée, était le résultat d'une infiltration des eaux de la mer Rouge. Plutarque (*Vie d'Antoine*, chap. III), qui se fait l'écho de cette opinion, s'exprime ainsi : «Mais il (le lac Sirbonis) paraît être plutôt un écoulement de la mer Rouge; après avoir traversé sous terre la partie la plus étroite de l'isthme, qui la sépare de la mer intérieure (Méditerranée), forme le regorgement produisant ce lac». Ératosthène, dans Strabon (liv. XVI, 9), supposait que c'était l'Euphrate «privé de débouchés», qui avait formé les lacs vers Rhinocorura et Kasios, et les Barathra (de Péluse).

[2] La variante , avec le déterminatif des pays étrangers, donne le sens à *Qem-our* d'un territoire ou d'une région situé autour d'un lac. Dans ce cas, Qem-our répondrait à la province grecque *Kasiotide*.

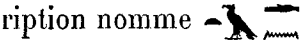
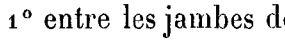
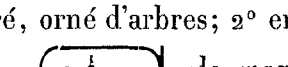
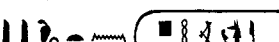
BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

en supposant que Strabon ait employé le stade alexandrin. Dans ce cas, la longueur du lac serait de 36 kilomètres seulement. Aujourd'hui il atteint 80 kilomètres de Mahemdiah à el-Flousiyeh : soit plus du double de ce qu'il était avant les tremblements de terre. A cette date le lac n'était qu'une vaste lagune marécageuse, dont une partie était à sec durant l'été. Les divergences d'opinions tiennent surtout à l'époque où le lac a été vu. En voici une preuve récente. La carte de l'Expédition française indique une coupure en face de el-Guels (*Kasios*); celle de la marine, publiée en 1864, n'indique aucune division; enfin la carte Paoletti, ingénieur des télégraphes égyptiens, qui a posé la ligne télégraphique entre Qantarah et Rafâ, note, en allant de l'ouest à l'est, une sebkha et deux petits lacs (sans nom); après, la sebkha Bardaouil, la plus vaste : elle est en face d'el-Guels; enfin la sebkha Zaraniq, la plus orientale, au fond de laquelle se trouvent les ruines d'Ostracine. La première sebkha est actuellement appelée par les Arabes sebkha Mahemdiah. Mais l'ensemble du lac est nommé généralement Sabkhat Bardaouîl, en souvenir du passage en ces lieux du roi Baudouin Ier, roi de Jérusalem, où il serait mort d'une vieille blessure ou de dysenterie. Les auteurs ne sont pas d'accord à ce sujet.

C'est dans ces parages, dit-on, qu'une partie de l'armée d'Artaxerxès fut enlisée et périt dans les marais. C'est encore là, raconte Edrisi (trad. Jaubert, p. 317), que le roi Baudouin courut le danger d'être submergé, lui et son cheval, ce qui l'obligea à revenir sur ses pas. Mais ce récit ne s'accorde guère avec celui des historiens des Croisades en général. Il est certain que Baudouin alla jusqu'à Faramah, qu'il prit en 1118; il livra ensuite la ville au pillage et brûla les mosquées. Mais on peut accepter aussi la version d'Edrisi. Toutefois l'enlisement n'a pu se produire qu'au commencement de l'hiver ou à la fin du printemps, alors que les eaux d'inondation du Nil commencent à couvrir ou à se retirer des terres. A ces deux époques de l'année la région du lac est vraiment difficile, sinon dangereuse, à traverser [1].

[1] Les tempêtes de sables, très violentes dans ces parages, que j'ai subies quelquefois, sont très dangereuses et souvent meurtrières. Marin (*Histoire de Saladin*, t. I) raconte qu'Amauri Ier, se rendant en Égypte avec son armée, essuie dans l'isthme une violente tempête. «La poussière et le vent aveuglaient ses soldats. Ils étaient forcés de se tenir étendus par terre, les yeux fermés, et plusieurs d'entre eux avaient été engloutis dans les sables.» On le voit, la mauvaise

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le lac Sirbonis est vraisemblablement représenté dans le grand tableau de Karnak, figurant le roi Séti Ier, sur son char, retour de Syrie, devant la citadelle de Zarou, d'où il était parti pour aller détruire les Chasous. Entre les chevaux du roi et la citadelle sont figurés en trois zones les prisonniers enchaînés. De l'autre côté de la citadelle les fonctionnaires royaux sont réunis pour recevoir le roi. La citadelle est traversée par un canal sur lequel est jeté un pont; dans le canal, bordé de roseaux, nagent des crocodiles, ce qui indique une eau douce. C'est le canal de Zarou qui prenait sa source au Nil, et qu'une inscription nomme  *ta denàt*. Sous les pieds de la première rangée de prisonniers est une longue étendue d'eau, perpendiculaire au canal, remplie de poissons. Ce bassin est adossé au canal. Ensuite on voit représentés : 1° entre les jambes des chevaux et l'extrémité gauche du bassin,  « la forteresse du lion »; et devant cet édifice militaire, un réservoir d'eau carré, orné d'arbres; 2° entre les jambes et la queue des chevaux,  « le *magdol* de Mâmenrâ (Séti Ier) »; devant la forteresse,  « la *khnoumit* (réservoir d'eau) *Houpa*[*n*]*na* »; 3° enfin, derrière les roues du char, une troisième et dernière forteresse portant le nom de  « Ouazit de Séti Ier ». On remarquera que les forteresses et les réservoirs sont placés sur le même plan que le char royal, parallèlement au bassin d'eau.

Ce précieux document a fait l'objet tout récemment d'une étude très judicieuse de la part de Sir Alan Gardiner[1]. Dans ce travail, le savant anglais a eu l'heureuse idée de rapprocher le tableau de Karnak avec une lettre du papyrus Anastasi I (27,2-28,1), qui est comme le commentaire écrit du tableau. L'objet de ces deux documents, comme l'a très bien vu Sir A. Gardiner, est la description de la route de Syrie, « les Chemins d'Horus » des Égyptiens, « la route des Philistins » de l'Exode. Mais je me sépare de l'illustre savant sur l'interprétation et l'identification des lieux.

Le bassin d'eau figure, selon moi, une étendue d'eau salée, indiquée par la

réputation de la région n'était pas tout à fait imméritée, mais le récit est certainement exagéré.

[1] Je renvoie pour plus de détails à l'article de Sir Alan Gardiner, *The Ancient military road between Egypt and Palestine*, dans *The Journal of Egyptian Archæology*, vol. VI, Part II, p. 99-116. A la page 101, note 1, on trouvera la bibliographie complète du document.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

seule représentation de poissons. Il est opposé au canal d'eau douce, marqué par la présence de crocodiles, qui ne peuvent vivre dans les eaux salées. C'est cette opposition que l'artiste de Karnak a voulu désigner. M. Gardiner a reconnu dans ce bassin le lac Menzaleh. Cette opinion est douteuse. Comme je l'ai dit plus haut, le lac, à cette date reculée (XIX^{e} dynastie), n'était pas encore formé, surtout du côté de Péluse. Ce qui confirme mon opinion, c'est que le lac représenté est indiqué à droite de Zarou, par conséquent à l'orient; si l'artiste avait voulu montrer le Menzaleh, il aurait placé certainement le lac à gauche du canal de Zarou; ceci ne veut pas dire que le canal courait du sud au nord. Les conventions du dessin égyptien nécessitaient cette disposition pour permettre d'établir normalement le pont sur lequel passaient les « Chemins d'Horus », c'est-à-dire en direction ouest-est. C'est pour cela, en supposant que nous ayons la représentation du lac de Baudouin, que j'avais proposé d'identifier la « forteresse du lion » avec Ostracine, laquelle, comme on le sait, est à l'extrémité orientale du lac, sur les « Chemins d'Horus », au point où la route joignait la mer Méditerranée. M. Gardiner place *la forteresse du lion* à Tell Habouah. Pour les raisons indiquées plus haut, cette opinion ne peut être admise. Ensuite Habouah me paraît trop près de Zarou, et le site trop peu important. Le sculpteur de Karnak a évidemment représenté dans son tableau les principales forteresses de la route entre Zarou et la Palestine, ou plus exactement d'après *Anastasi,* entre Zarou et Raphâ. Habouah n'est actuellement qu'un petit monticule de ruines, ayant quelques mètres de hauteur, couvert de briques cuites et de tessons de poterie de mauvaise qualité, indiquant une assez basse époque. Au pied du tell on voit les vestiges d'un puits, aujourd'hui comblé, avec un revêtement de pierres calcaires tendres. C'est la place d'un petit poste, probablement d'époque romaine.

Les deux autres forteresses indiquées dans le tableau de Karnak seraient à chercher entre Ostracine et Raphâ. El-Arîch représente certainement l'une d'elles, mais je ne sais où loger la seconde. Dans tous les cas, on ne peut songer, comme le propose M. Gardiner, à Tell el-Ḥer, qui est hors de la route, ni à Qatieh, bien que ce lieu fut de toute antiquité une importante station [1].

[1] Pendant l'Expédition de Bonaparte on y voyait encore les vestiges d'un ancien château; il a été détruit pour les besoins de l'armée, dans la construction d'un fort (DE LA JONQUIÈRE, *L'Expédition d'Égypte,* vol. III, p. 470).

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La majeure partie du terrain formant le lac de Baudouin, dans ses limites actuelles, était autrefois occupée par des terres arables mais fangeuses; la partie occidentale, surtout, était couverte de lagunes et de terres marécageuses sur lesquelles séjournaient, une bonne partie de l'année, les eaux de la mer et les eaux du Nil. « Lorsque le Nil se gonfle, dit Hérodote (II, 19), il inonde, non seulement le Delta, mais encore le terrain que l'on dit appartenir soit à la Libye, soit à l'Arabie, et dans quelques parties, à la distance de deux journées de marche de chaque côté plus ou moins. » L'inondation se fait encore sentir de nos jours, malgré la grande tranchée du Canal de Suez, jusqu'à l'extrémité orientale du lac de Baudouin, ce qui représente les deux journées de marche d'Hérodote. Strabon (liv. I, c. III, 5), d'après Ératosthène, raconte ainsi la formation du lac : « De même l'Égypte aura-t-elle été anciennement couverte par la mer, jusqu'aux marais voisins de Péluse, du mont Cassius et du lac Sirbonide : car encore aujourd'hui, en Égypte, quand on creuse les mines de sel, on rencontre des bancs de sable et des coquilles fossiles, comme si jadis la mer eût occupé ce pays, et que tous les environs du Cassius et du lieu nommé les Gerrhes (aujourd'hui Mahemdiah) eussent été des bas-fonds qui touchaient au golfe de la mer Érythrée. En se retirant, la mer aura découvert ce terrain; mais ces eaux seront restées dans le lac Sirbonide, qui ensuite, par l'effet d'un autre écoulement, sera devenu un marais. » Dans un autre passage le géographe explique ainsi le phénomène : « mal à propos prétend-il (Ératosthène) que, pour lors, le détroit des Colonnes (détroit de Gibraltar), par lequel la mer extérieure se trouve réunie à la mer intérieure, n'étant point encore ouvert, celle-ci plus élevée que l'Isthme, le couvrait entièrement, et que, après l'ouverture du détroit, devenue plus basse, elle découvrit les terres aux environs du Cassius et de Péluse jusqu'à la mer Érythrée ». Moins la légende de l'ouverture des Colonnes, les observations énoncées par Ératosthène sont contrôlées par les travaux scientifiques modernes. Un officier de l'armée d'Égypte, le capitaine du génie Sabatier, a constaté, dans une fouille d'environ huit pieds de profondeur, pratiquée à l'est d'el-Flousiyeh, que : « après un lit de sable d'environ 6 pouces d'épaisseur, on a trouvé une couche de terre glaise mêlée de sable de deux d'épaisseur. Elle recouvrait une boue d'argile pure extrêmement tenace et que l'on a eu beaucoup de peine à creuser. A la profondeur de six pieds on a enfoncé d'environ un pied et demi une

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

baguette de fusil, qui a fait jaillir un filet d'eau extrêmement salée et amère [1]. » Les mêmes constatations le long du canal de Suez ont été faites par la Commission internationale et par les ingénieurs [2].

L'effondrement de la côte méditerranéenne ne paraît pas avoir été général. C'est le résultat de tremblements de terre, comme l'ont dit les anciens, et d'un affaissement ou d'un glissement des terres marécageuses [3]. On a constaté des affaissements semblables tout le long de la côte de la Méditerranée jusqu'à l'Atlantique. Les deux décrochements que j'ai observés dans l'isthme, et que j'ai signalés, montrent que les terrains durs n'ont pas suivi le mouvement des terrains mous.

Le littoral, depuis la Palestine jusqu'aux environs de Péluse, est une bande de sable, qui prend la dureté du roc en s'agglomérant aux coquillages marins, au moyen d'un ciment siliceux déposé par les eaux salées. Et le Dr Lortet, qui a étudié ces formations, ajoute : « Une action chimique particulière donne à ces matières une dureté telle, qu'on ne peut les briser sans faire les efforts les plus violents » [4].

Puisque je parle de la nature du sol du Djifâr, je dois mentionner les carrières de gypse, que quelques auteurs anciens appelaient *nitrum* « sel ».

[1] De la Jonquière, *L'Expédition d'Égypte*, vol. IV, p. 163.

[2] J. Barthélemy-Saint-Hilaire, *Lettres sur l'Égypte*, p. 23; Linant de Bellefonds, *Mémoire sur les travaux exécutés en Égypte*, p. 108 et suiv.

[3] M. Louis Cordier, dans sa *Description des ruines de Sân* (*Description de l'Égypte*, édit. 1809, p. 16), aboutit aux mêmes conclusions par l'observation du sol; toutefois il attribue ce changement à une différence progressive entre le niveau de la surface du sol et celui des eaux de la mer. M. Cordier conclut en supposant que cette transformation n'a pu arriver que de trois manières : « ou la mer s'est exhaussée tandis que le sol s'est accru; ou le sol s'est enfoncé à mesure qu'il recevait de nouveaux dépôts, le niveau de la mer n'éprouvant lui-même aucun déplacement; ou bien enfin le niveau de la mer s'est élevé en même temps que le sol s'est affaissé ». Naturellement, et comme je l'ai montré, il faut s'arrêter à la seconde des trois hypothèses. Certainement M. Cordier serait arrivé à cette conjecture s'il avait eu connaissance des divers textes anciens que j'ai rapportés.

[4] Dr Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 364. Je relève ce passage intéressant de saint Jérôme, cité par le P. Abel, dans la *Revue Biblique*, 1914, p. 559 : « Le littoral qui borde la Palestine et l'Égypte, mou par nature, se hérisse grâce au sable qui prend la dureté du roc; en s'agglomérant peu à peu, la grève cesse d'être sablonneuse au toucher mais non à la vue ». A el-Arîch cette formation a l'aspect de gros blocs de pierre, disposés en muraille le long de la mer. En voyant ces alignements on pense aux restes d'un ancien quai.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Strabon, dans le passage cité plus haut, parle de mines de sel aux environs de Péluse. Pline (XXXI, 39, 3) dit : « A Gerrhes, ville d'Arabie, les remparts et les maisons sont construits avec des blocs de sel que l'on cimente en les mouillant. Le roi Ptolémée trouva du sel auprès de Pélusium dans un campement qu'il y fit. D'après cet exemple, on en a cherché et trouvé entre l'Égypte et l'Arabie, dans les lieux arides, au-dessous du sable. » Pline dit ailleurs (VI, 32, 6) que « la ville de Gerra a 5000 pas d'étendue, et des tours faites de quartiers de sel cubiques » [1]. Ce caractère spécial lui a valu le surnom de *Agipsum*.

Effectivement les fouilles que j'ai faites dans cette localité, connue aujourd'hui sous le nom de el-Mahemdiah, justifient pleinement la remarque de Pline. Toutes les constructions, petites et grandes, sans exception, sont bâties avec des blocs gypseux bien taillés et parfaitement appareillés. Quelquefois ces pierres atteignent des dimensions considérables; j'en ai mesuré qui avaient plus d'un mètre de longueur, ce qui indique un banc de gypse fort important. Les blocs sont scellés, non comme l'assure le célèbre naturaliste, en les mouillant, mais avec du plâtre que fournissait abondamment le gypse calciné.

D'autres localités antiques des environs ont été bâties avec cette matière. Il serait intéressant de connaître les carrières de gypse et leurs situations respectives. Celle de Ballah, actuellement exploitée, ne paraît pas l'avoir été dans l'antiquité. Quoi qu'il en soit de ces carrières, j'ai observé, dans mes nombreuses courses dans le Djifâr, que les bancs gypseux alternent avec les bancs calcaires, et cette alternance se retrouve dans les ruines antiques. C'est ainsi qu'à Péluse, Qatieh, el-Flousiyeh, pour ne citer que les principaux points, on a employé le calcaire. A Mahemdiah, à Qasr-Gheit, entre Qatieh et el-Flousiyeh, le gypse seul a été utilisé. Évidemment chacun de ces lieux doit correspondre à une carrière voisine, dont la pierre était semblable à celle employée dans les constructions. Les Bédouins m'ont dit qu'il existait une carrière de gypse au fond du lac de Baudouin, en face des ruines de Mahemdiah. Je n'ai pu vérifier le fait; ce que je peux certifier, c'est que le sol du lac, dans cet endroit, est entièrement couvert d'une efflorescence gypseuse qui s'attache aux végétaux. Cette végétation produit un très bel effet lorsque le sol est

[1] Sonnini (*Voyage dans la Haute et la Basse-Égypte*, vol. II, p. 197) observe qu'au désert de Nitrie, dans le Deir Baramous, les moines se servaient, pour la construction, de pierres de natron durci.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

à nu, sous la poussée des vents nord-ouest. Le lieu présumé des carrières d'el-Mahemdiah est très difficile à reconnaître, à cause de la profondeur de l'eau en cet endroit, et aussi de la dune qui vient se noyer dans le lac à cet endroit.

Le pays du Djifâr, dans l'état actuel, présente l'aspect d'une vaste plaine semée de dunes de sable, couvrant plus de la moitié de la superficie totale du territoire. La dune absolument nue est assez rare; pourtant elle se présente quelquefois à côté de dunes couvertes de buissons, de broussailles épineuses (*retem*), très estimées des chameaux, et de petites plantes maigres, fleurissant pendant l'hiver et au printemps; ces plantes fournissent aux brebis et aux chèvres une excellente nourriture. Dans la plaine, excepté autour de Péluse, où elle est complètement rase et stérile, on trouve au pied des dunes d'innombrables palmeraies, dont les plus importantes sont situées entre Bîr el-Doueidar et Bîr el-Abd. Qatieh est le centre le plus considérable de cette culture. J'ajoute que partout où le sol est susceptible de produire, le Bédouin cultivateur plante des palmiers et, à la saison, de l'orge et des pastèques. De misérables huttes cubiques, faites de roseaux, servent de dépôts, plutôt que d'abris, à ces populations essentiellement nomades et pastorales; ces sortes de campements sont toujours à proximité des palmeraies[1]. Après les troupeaux, la datte est leur principale richesse; elle est remarquable par sa grosseur, son goût fin et délicat, et ne ressemble pas à sa voisine, la datte de Syrie, ni à celle plus sucrée d'Algérie. « Les palmiers de Farama, dit Maqrîzî, donnent des fruits tels qu'une seule datte pèse plus de vingt drachmes et atteint la longueur d'un empan et d'un *fetr*[2]. » Dans quelques endroits, le Bédouin cultive le riz et l'orge. Mais le résultat, dans ces terrains saturés de sel, est presque nul. La production de l'orge est meilleure lorsque l'ensemencement est fait au bas du versant de la dune, et qu'il tombe une pluie pour entretenir la fraîcheur du sable, nécessaire au développement de la plante; l'Arabe est alors heureux. La culture de la pastèque est très importante; elle fait l'objet d'un soin particulier. Je la crois meilleure que celle qui croît dans la vallée du Nil; à el-Arîch on la conserve d'une saison à l'autre.

[1] Les rassemblements d'Arabes les plus importants se composent généralement de plusieurs groupes de familles réunies ensemble; généralement les tentes et les huttes sont groupées à l'écart des routes et des passages.

[2] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 626. C'est la distance comprise entre l'extrémité du pouce et l'index.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il existe dans le pays du Djifâr de nombreux vestiges de villes, villages, établissements militaires, qui attestent l'ancienne richesse de son sol. Il importe donc d'étudier son état avant la conquête arabe, car à partir de cette époque l'on constate une décadence profonde de la région. A la civilisation romaine succède une période d'agonie lente, qui va jusqu'au XII^e siècle. Les cataclysmes terrestres, énumérés plus haut, ont certainement contribué pour une large part à l'abandon des villes et des terres; mais, l'incurie des nouveaux maîtres de l'Égypte, surtout celle des Turcs, a puissamment aidé à rendre le pays inculte et désert[1]. En conséquence, le Djifâr *post*-arabe mérite une attention particulière : il faut l'étudier, d'abord, pendant la période des dynasties égyptiennes, ensuite pendant les dominations grecques et romaines.

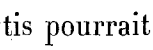
Les documents sur ces deux points ne sont pas très nombreux et paraissent souvent contradictoires. C'est ainsi que les auteurs classiques parlent du Djifâr comme d'un pays sec, aride et inculte, et les écrivains arabes le montrent, au contraire, comme un pays riche et prospère. On peut, je crois, avec la connaissance que nous avons maintenant de la région, concilier ces divergences d'opinions et donner une juste solution à cet intéressant problème. Les uns ont décrit le pays avant l'arrivée des Grecs, les autres, après sa transformation sous l'influence gréco-romaine. Examinons maintenant les différents documents se rapportant à cette contrée.

Hérodote, dans un passage de son *Histoire* (liv. III, 5), raconte les préparatifs de Cambyse en vue d'une campagne contre l'Égypte. Le roi des Perses, aidé du général grec Phanès, examine longuement la route à suivre et les moyens les meilleurs pour effectuer la traversée des déserts qui séparent la Syrie de l'Égypte. Le récit montre que cette route est la vieille voie militaire de l'isthme ou *Chemins d'Horus*. Cambyse, avec la permission des Arabes, franchit leur territoire qui s'étendait jusqu'à l'isthme de Suez. « Ce n'est effectivement que par cette voie (la Syrie) qu'il est possible de pénétrer en Égypte; car en partant de la Phénicie, le territoire qui s'étend jusques aux confins de la ville de Cadytis, est Syrie Palestine; mais après Cadytis (ville qui, suivant mon opinion, n'est pas de beaucoup inférieure en étendue à celle de Sardes), les places de commerce, situées sur la mer, jusqu'à Iénysus, appartiennent aux

[1] Abstraction faite du ouâdî Toumîlât.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Arabes; et ce n'est que depuis cette dernière ville qu'on se retrouve sur le territoire de Syrie qui se termine au lac Serbonis, près duquel s'élève le mont Casius dont les pentes touchent la mer. A partir de ce lac, où l'on dit que Typhon est caché, on entre en Égypte. Le pays qui se trouve entre la ville de Iénysus et le lac de Serbonis, ou le mont Casius, est de trois jours de marche, et absolument privé d'eau » (trad. A. F. Miot).

La première partie de ce passage est très obscure. Si la ville de Cadytis, ici mentionnée, est la même que Cadytis du livre II, 159, on doit supposer que cette localité était située dans le nord de la Palestine; elle est citée après Magdolos, dans la campagne de Nékaou II contre les Assyriens. C'est dans cette bataille que le roi Josias trouva la mort. On sait, par les différentes relations de cette campagne, que Magdolos = Mageddo, de la région du mont Carmel. Poussant sa conquête vers le nord, Nékaou va prendre ensuite Cadytis, qui reste à identifier[1]. Le récit d'Hérodote ferait supposer que Cadytis est une localité du littoral, au nord de Mageddo, dont la prise était nécessaire à Nékaou. Cadytis pourrait être  *Rochâ-Qadech*, que G. Maspero a identifié avec Haïfa, ville située sur le cap formé par le Carmel[2].

Si, au contraire, l'on s'en tient absolument au texte du livre III, 5, on ne comprend plus l'explication que fait Hérodote de la côte. Dans ce passage, Cadytis paraît appartenir à la région méridionale de la Syrie-Palestine, puisque Hérodote l'oppose à la Phénicie. D'après cela, quelques savants ont cru qu'Hérodote voulait désigner Gaza. Mais comment expliquer le passage où l'auteur dit que « les places de commerce, situées sur la mer, jusqu'à Iénysus, appartiennent aux Arabes »? A aucune époque de l'histoire le domaine des Arabes s'étendit jusqu'à la Méditerranée; l'on ne peut songer, non plus, à la partie du littoral compris entre Iénysus et l'Égypte, car Hérodote lui-même affirme que le pays qui se trouve entre cette ville et le lac de Sirbonis est territoire syrien, et qu'après le lac on pénétrait en Égypte. Dans tout ce récit il y a une ou plusieurs erreurs, probablement de copistes, qu'il est très difficile d'expliquer. Peut-être n'est-ce qu'une simple interpolation! Mais il semble bien que l'iden-

[1] On a successivement proposé Jérusalem, Gath et Gaza. Aucune de ces localités ne paraît convenir. Le récit d'Hérodote, comme la marche de Nékaou, s'opposent à ces diverses identifications.

[2] Maspero, *Un groupe de villes des listes de Thoutmôs III*, dans *Études de Mythologie*, vol. V, p. 17.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

tité des deux Cadytis est certaine, et que plusieurs passages du second texte d'Hérodote sont à supprimer ou à corriger.

Quoi qu'il en soit de cette question, il faut surtout retenir du récit d'Hérodote, que le manque d'eau était absolu dans la région du lac Sirbonis et rendait le pays inhabitable. Cet état est confirmé par Pline (*Hist. nat.*, V, 12, 1) : « L'Arabie d'Égypte, dit-il, est stérile, excepté aux abords de la Syrie, et il n'y a que le mont Casius qui a quelque renommée ». Pomponius Méla (édit. Nisard, p. 612), qui vivait à la même époque, pense de même : « Des bords de notre mer, dit-il, l'Arabie se prolonge jusqu'à la mer Rouge. Riche et fertile dans sa partie méridionale, où elle abonde en encens et en autres parfums, elle n'offre ici qu'un terrain plat et stérile, à l'exception du mont Cassius, qui est tellement élevé que, du haut de sa cime, on voit apparaître le soleil environ trois heures après minuit[1]. »

Il est évident que P. Méla n'a pas vu les lieux qu'il décrit; il raconte des faits d'après une tradition qui avait cours de son temps[2]. Actuellement le mont Kasios[3], et il est probable qu'il n'a pas changé de forme depuis l'époque grecque, est un grand cône de sable, qui de loin semble isolé; il ne dépasse pas 100 mètres de hauteur. Il paraît énorme à distance, et du littoral on l'aperçoit, par les journées claires, à plus de 40 kilomètres. Il est situé, comme le disent Hérodote et Méla, sur les bords de la mer, mais il est relié à d'autres dunes, beaucoup moins élevées, longeant également la mer, sur une étendue d'un kilomètre environ. La ville de Kasios, dans laquelle s'élevait le célèbre temple à Zeus Kasios, était située sur les bords du lac. Ses ruines indiquent une agglomération assez importante. Elles mériteraient, si elles étaient plus accessibles, d'être explorées. Le territoire entourant le mont et la ville est comme le

[1] Tout le pays, dit Strabon (XVI, 19), depuis Gaza jusqu'à Rhinocorura, est stérile et sablonneux, mais moins encore que celui qui vient ensuite, et au delà duquel est le lac Sirbonis.

[2] Comparer le récit de Maqrîzî (trad. Bouriant, p. 447) et celui de la *Métaphysique* d'Aristote, où il est dit que « du côté de l'Orient se trouve une montagne très haute; entre autres particularités la concernant on voit que le soleil ne s'y couche qu'à trois heures de la nuit et se lève trois heures avant le jour ».

[3] J'avais autrefois émis l'hypothèse que Kasios = Mahemdiah (*C. R. de l'Ac. des Inscr.*, 1905, p. 602, et 1909, p. 764). Une meilleure observation des lieux, avec un nouvel examen des documents, m'obligent à rejeter maintenant cette opinion et de reconnaître mon erreur. En conséquence, je reporte Kasios à l'endroit fixé par la carte de l'Expédition française.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

chaton d'une bague enchâssée dans un double filet, représenté par le cordon littoral, qui sépare le lac de la mer, long de 40 kilomètres environ de chaque côté. Ce cordon, de 100 à 200 mètres de largeur en moyenne, sablonneux du côté de la mer, vaseux du côté du lac, est absolument improductif. Cependant, vers le lac et par place, le sol est semé de soude au ton bleuâtre et de quelques tamaris. Entre Kasios et el-Flousiyeh est un large boghaz, qui fait communiquer le lac et la mer; il est remarquable par ses flots tumultueux et bruyants. Cette ouverture, consacrée à la déesse Isis, est l'ἔκρηγμα des Grecs. Sa position est variable. La première fois que je l'ai vu, ce passage se trouvait en face de Zaraniq; en 1914, il était à plusieurs kilomètres de là vers l'ouest.

Le pays que l'on appelle *Baraçat el-Guels*, ou simplement *el-Guels*, corruption du mot Kasios, dans lequel se trouve le mont et les ruines de la ville [1], est très productif. Il est habité par des Bédouins appartenant à la tribu des Kharsâ; ils sont au nombre d'environ 80, d'après un renseignement donné par le cheikh du pays. Deux puits fournissent l'eau propre à la consommation des hommes et à l'arrosage des champs. Comme dans les autres régions du Djifâr, le Bédouin cultive ici l'orge, la pastèque et quelques légumes; les cactus bordent les champs; le palmier, le figuier et l'abricotier y poussent très bien. Mais les indigènes s'occupent surtout de l'élevage du chameau, qu'ils vont vendre sur les marchés de Zagazig et du Caire. D'autres, en très petit nombre, s'adonnent à la pêche très productive du lac [2]. Dans l'antiquité, outre la pêche, l'exploitation du sel était considérable; cette matière donnait lieu à un grand commerce avec la Syrie. Dans le temple de Jérusalem on faisait usage pour les holocaustes, à défaut du sel de la mer Morte, de celui du lac Sirbonis. Aujourd'hui cette industrie a disparu, mais les Bédouins viennent toujours au lac chercher le sel dont ils ont besoin.

[1] Maqrîzî (trad. Bouriant, p. 520) l'appelle *Qeïs*, قَس; dans cette localité on fabriquait une étoffe de lin qui portait le nom de *qeissiah*.

[2] Au sujet du lac Baudouin, Guillaume de Tyr (l. XX, p. 962, édition des *Historiens des Croisades*) a dit : «Ore i a aussint comme un grand estanc en qu'il vient si grand planté de poissons que toz li païs en est forniz richement jusque bien loing». Aujourd'hui le lac a trois pêcheries : el-Guels, Bardaouîl et Zaraniq. La pêcherie de Bardaouîl est située entre el-Guels et Zaraniq. Seule la pêcherie d'el-Guels envoie du poisson frais à Port-Saïd.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

C'est certainement l'aspect particulier du littoral que les auteurs classiques ont vu et décrit. La preuve en est fournie par Strabon (liv. XVI, chap. 32) et par Plutarque (*Vie d'Antoine*, III). Le premier auteur dit : « Tout le pays, depuis Gaza, est stérile et sablonneux, mais moins que celui qui vient ensuite, et au delà duquel est le lac Sirbon. Ce lac suit une direction presque parallèle à la mer, dont il n'est séparé, jusqu'à ce lieu qu'on appelle l'*Ecrêgma*, que par un chemin étroit : sa longueur est d'environ 200 stades; sa plus grande largeur, de 50. L'Ecrêgma est comblé : la côte qui suit immédiatement jusqu'à Cassius, et, à partir de là, jusqu'à Péluse, est de même nature. » « On craignait moins la guerre (d'Égypte) en elle-même, raconte Plutarque, que le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Péluse, à travers des sables profonds et arides, le long de l'embouchure par laquelle le marais Sirbonide se décharge dans la mer. Les Égyptiens l'appellent le soupirail de Typhon. » C'est probablement le *Typhonia* de Manéthon mentionné par Josèphe (*Contra Appionem*, liv. I[er]). L'origine du nom serait Τυφόν, mot servant à désigner les tourbillons de vent, les ouragans, les trombes, les orages si violents qui se font sentir dans la région du lac de Baudouin. Typhon, c'est le cyclone qui se forme dans l'ouest et vient mourir dans le lac de Baudouin, comme il arrive parfois. Ces descriptions, qui conviennent parfaitement aux terres du littoral, ne peuvent pas s'appliquer à l'intérieur du pays. C'est la description d'un horizon borné et étroit, faite par un voyageur qui n'a vu le pays que de la route. S'il en était autrement, l'historien n'eût pas manqué de signaler les villes et villages, les riches campagnes qui peuplaient alors le sud du lac de Baudouin et qu'il ne pouvait apercevoir du littoral. C'est cet état intérieur, puisé à des sources inconnues de nous, que les Arabes ont fait connaître.

Les écrivains arabes distinguent toujours le désert de Tîh de la terre du Djifâr; les auteurs classiques, au contraire, ne les séparent jamais. Le fait est d'autant plus étrange que la colonisation du Djifâr est l'œuvre personnelle des Grecs et surtout des Romains; cependant, dans leurs livres ils mentionnent fréquemment les travaux agricoles et industriels, ainsi que les produits de la région.

Cette province fut successivement appelée : *Àbet* par les Égyptiens, *Arabia* par les Grecs, *Augustamnique* par les Romains et *Djifâr* par les Arabes. Ce dernier nom tend à disparaître; il est presque inconnu des Bédouins modernes.

Abet est une expression vague et indéterminée, dont le sens est « orient ».

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Plus spécialement le mot *Abet* sert à désigner le pays qui est à l'orient du Delta, depuis la branche Pélusiaque. Exactement, c'est l'hinterland entre l'Égypte et la Palestine, y compris la Péninsule sinaïtique. Le pays était administré par un *ḥâ* ou « prince », portant le titre de « chef des pays orientaux ». On y adorait le dieu « Sopdou, maître de l'Orient ». Le dieu est représenté quelquefois avec une face humaine de profil, deux plumes droites sur la tête, conduisant des prisonniers asiatiques; il est celui qui frappe les *Monatiou*, populations bédouines du désert de Syrie. Il est aussi nommé « Horus oriental ». Sa résidence spéciale était Zarou.

Cette province *extra muros* était administrée par le gouverneur du nome *Khent-âbet* « le nome qui fait face à l'Orient », dont la capitale était Zarou. Cette place importante dans l'antiquité pharaonique était pour l'orient le centre d'occupation militaire et des communications économiques entre l'Égypte et les divers pays d'Asie. A cette époque la route du littoral n'existait pas encore, et Péluse, qui devait avoir sous les Romains une si grande fortune, n'était alors qu'un petit hameau, politiquement tout à fait inconnu.

Arabia est le nom donné par les Grecs à la même région, et sa signification est la même que *Abet*. Il ne faut pas confondre cette province avec le nome d'*Arabia* de l'époque grecque, qui avait pour capitale *Phacousa* (Faqous), sur la branche Pélusiaque. Ce nome était situé entre les nomes Séthroïte, au nord, et Bubastite, au sud; à l'est, il joignait le nome *Khent-âbet*. Le nome *Séthroïte* avait comme capitale *Héracléopolis parva* ou *Henensou* (Henès des textes coptes). Cette ville est représentée actuellement par les ruines de Tennîs, au sud de Port-Saïd; dans l'antiquité elle touchait le littoral méditerranéen. Vers l'est, le nome s'étendait vraisemblablement jusqu'à Gerron [1]. Au delà de cette ville, les Grecs donnèrent à la région le nom de *Kasiotide*, du nom de la ville de Kasios, assise au pied de la montagne de sable où l'on adorait le dieu oriental, Zeus Kasios.

La province *Augustamnique* doit son nom à l'empereur Auguste, qui réduisit l'Égypte en province romaine, l'an 30 avant notre ère. « Parmi les villes de

[1] Ptolémée (liv. IV, 5) dit explicitement que Gerron est à la limite de l'Égypte, et qu'immédiatement après commence la Kasiotide, qui comprend : Kasios, l'Ecregme, Ostracine et Rhinocoroura. La province englobait certainement le lac Sirbonis, y compris les terrains au sud, jusqu'au plateau de Tih. Péluse appartenait au nome Héracléopolis.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

l'Augustamnique, dit Ammien Marcellin (XXII, 16), on cite la célèbre Péluse fondée dit-on par Pélée père d'Achille, qui, meurtrier de son frère Phocus, et poursuivi par les Furies, vint, par l'ordre des dieux, se purifier dans le lac qui baigne les murs de la ville[1]. On y remarque encore Cassium, où s'élève le tombeau du grand Pompée, Ostracine et Rhinocolure.» L'auteur ne mentionne que la partie orientale et la zone littorale de la province. L'Augustamnique, comme nous l'apprennent d'autres documents, s'étendait sur toute la région occidentale du Delta. D'après J. Maspero[2], le duché comprenait les villes et places fortes de Rhinocolure, Péluse, Tamiathis (Damiette), Tanis, Pharbaithos, Bubaste, Arabia, Sanhoûr, Phelbes (Bilbeïs), Héliopolis, Antônias, Babylone, Athribis, Klysma et Surandala, près de Magdôlos. A peu de chose près, c'est la province arabe, le *Hauf oriental*, dont le Djifâr n'était qu'une division.

D'après Champollion[3], le Hauf oriental était toute la partie de la Basse-Égypte, au-dessous de Fostât (le Caire), entre la branche Bubastite, la montagne arabique et le désert de Syrie; il correspond au nom égyptien ⲧⲁⲣⲁⲃⲓⲁ. Le Hauf oriental comprenait les villes d'Athribis, Héliopolis, Benha, Nama, Basta, Tarabia, Horbeit, Sa, Ablil, Farama, el-Arîch et el-Gofar[4]. Abd el-Latif prétend que la capitale de cette province était Bilbeïs, mais Ibn Haukal dit que c'était Faqous[5].

Maintenant que j'ai montré ce que les auteurs grecs ont vu de la région syro-égyptienne, examinons ce que disent les historiens arabes. Abou l-Fida (trad. Reinaud, p. 150) rapporte, d'après Ibn Haukal, que le Djifâr, au temps des Pharaons, était couvert de villages et arrosé d'eau. C'est la même opinion

[1] Cette légende rappelle celle du mythe d'Horus, dans lequel on montre le dieu et ses *suivants*, les *chemsou Ḥor*, poursuivant à travers les «Chemins d'Horus», en direction de l'Asie, son frère Set, meurtrier d'Osiris. Set, l'Horus oriental, le Typhon des Grecs, était particulièrement adoré dans la région de l'isthme, dont le centre du culte était Zarou. D'après Plutarque (*Antoine*, c. III), le lac Sirbonis était pour les Égyptiens le tombeau du dieu Set.

[2] J. Maspero, *Organisation militaire de l'Égypte byzantine*, p. 135.

[3] Champollion, *L'Égypte sous les Pharaons*, vol. II, p. 75. Je ne crois pas que le mot ⲁⲣⲁⲃⲓⲁ soit égyptien. Le mot usité par les Coptes a été emprunté aux Grecs, qui l'avaient pris aux Sémites. *Arabia* est synonyme de *Arabie*.

[4] El-Qodâ'i, cité par Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 208. Cf. également *ibid.*, p. 207.

[5] Abd el-Latif, trad. Silv. de Sacy, p. 396, note 56.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

développée par Maqrîzî (trad. Bouriant, p. 544) : « Aux temps anciens, Khodam ben El 'Arian habitait le Djifâr qui formait, à ce que l'on raconte, une suite ininterrompue de champs cultivés et renommés pour leur fertilité; les habitants y cultivaient en abondance le safran, le carthame et la canne à sucre; les eaux y étaient abondantes et douces ». Puis il ajoute (p. 623) : « le Gofar tout entier était extrêmement prospère et couvert d'eau, de villes, d'habitations au temps de Moïse ».

Maintenant nous sommes en mesure de certifier que la prospérité du Djifâr n'a commencé, quoi qu'en disent les Arabes, qu'avec la colonisation grecque. Antérieurement aux Grecs, le pays, depuis le lac Sirbonis jusqu'aux limites de la Palestine, n'était que partiellement cultivé. La plus grande partie du sol était inculte et abandonnée; comme aujourd'hui c'était une steppe, couverte probablement des mêmes plantes et arbustes, à peine suffisants pour nourrir les troupeaux de chèvres et de moutons des nomades. De loin en loin on trouvait quelques postes fortifiés; c'étaient les seuls endroits habités d'une façon permanente; ils étaient échelonnés tout le long de la grande route de Palestine. Ces postes, construits par les rois égyptiens sur un modèle asiatique, étaient gardés par les Bédouins du pays, sous le commandement de fonctionnaires égyptiens. Les nomades étaient également chargés de la surveillance des routes et de la sécurité des caravanes. Dans les camps, les Bédouins amenaient avec eux leurs familles et leurs troupeaux. De cela il résultait que toutes ces constructions militaires protégeaient et abritaient une population nombreuse. Plus tard les nomades furent remplacés par des mercenaires grecs, qui furent tenus à leur tour de garder la frontière et les routes. Tous ces auxiliaires recevaient en échange des terres qu'ils cultivaient pour leur propre compte, déchargées de tout impôt et suffisantes pour nourrir leur famille. Les obligations militaires, comme la propriété, se transmettaient de père en fils. Des dispositions semblables furent prises sous le khédive Méhémet-Ali. « Plus tard, raconte Clot bey, le vice-roi a offert aux Arabes nomades de former à son service des troupes auxiliaires. A cet effet, il leur donna une solde, à condition qu'ils entretiendraient chacun une jument et se tiendraient munis d'un fusil. Les corps auxiliaires qu'ils ont ainsi composés ont été très-utiles à Méhémet-Ali; ils ont pris part à toutes les guerres qu'il a soutenues, à celles du Soudan, du Sennâr, de la Mecque, de Syrie. Les Bédouins peuvent être comparés, sous

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

le rapport militaire, aux irréguliers; comme eux, ils servent d'éclaireurs pendant les marches, donnent le sac dans la déroute et harcèlent l'ennemi dans sa retraite[1]. » Méhémet-Ali avait à sa solde environ 12.000 Bédouins des déserts voisins de l'Égypte. Depuis la conquête de Syrie, sous les ordres de quelques officiers turcs, ils ont été employés contre les Bédouins non asservis; ces nomades faisaient de continuelles incursions dans les riches terres du Delta oriental[2]. Je pourrais citer encore, à travers la longue histoire de l'Égypte, d'autres exemples de l'emploi du Bédouin comme soldat agriculteur; mais cet examen, bien qu'intéressant, m'entraînerait hors du sujet.

Par divers témoignages, nous savons que le vaste territoire qu'on désigne sous le nom de Djifâr n'était pas colonisé, avant l'établissement des Grecs, au delà de l'isthme. Gerron était sur la Méditerranée la limite extrême de la civilisation égyptienne. Cette ville, aujourd'hui resserrée entre le lac et la mer, était autrefois plus au large, le lac étant beaucoup plus petit. C'est à la suite des cataclysmes mentionnés plus haut et à l'affaissement du sol qu'est due cette extension du lac.

En résumé, les terres ensemencées à l'orient de l'isthme, avant les Grecs, se réduisent à peu de chose. C'est toujours sous une forme sporadique que les cultures se présentent.

Tant que les terres demeurent entre les mains des Bédouins, l'état des cultures est toujours précaire. Le Bédouin est un agriculteur intermittent, qu'il est difficile d'attacher au sol, à cause de ses habitudes nomades. Encore aujourd'hui, ce sont souvent des enfants, d'une douzaine d'années environ, qui labourent et pratiquent les gros travaux des champs. A l'occasion, on peut réprimer le Bédouin, mais on ne peut le discipliner. Tant qu'il restera le maître du pays, la plus grande partie du sol sera et demeurera toujours à l'état de friches et de landes. Cependant, et malgré ce défaut inhérent à sa nature, on ne saurait nier le travail considérable fait par lui dans ces dernières années, sous l'influence d'une longue paix, pour développer les cultures, principalement celle du palmier. Il faut cependant lui reconnaître un certain mérite

[1] Clot-bey, *Aperçu général sur l'Égypte*, vol. II, p. 122.

[2] Beaufort d'Hautpoul, *Notes sur l'Orient et sur l'Égypte en particulier*, extrait de la *Revue d'Égypte*, p. 4-5.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

pour travailler dans un sol marécageux et salin, envahi presque partout par les sables, ou couvert une partie de l'année par les eaux d'inondation. Ces terrains sont transformés, à la saison chaude, en marécages nauséabonds et malsains. Ces tentatives de cultures, encore bien restreintes, méritent cependant d'être encouragées. Mais pour cela il ne faudrait pas, pour une misérable question de piastres, que le Gouvernement, comme on l'a vu, se désintéressât de la question primordiale de l'eau, laquelle, pendant plusieurs siècles, a porté la richesse et la prospérité dans une région qui paraît vouée à la stérilité.

Pendant la dernière guerre[1], les Anglais ont construit un énorme aqueduc; c'est un tuyau de fonte de 150 kilomètres, prenant sa source à el-Qantarah, sur le canal de Suez, et distribuant l'eau du Nil, à travers le désert, à l'armée en marche. Une voie de chemin de fer, parallèle à la conduite d'eau, a été l'œuvre de régénération. La voie d'eau s'étend maintenant jusqu'à la frontière de Palestine. Dans nos temps modernes elle remplace, dans une certaine mesure, l'ancien canal navigable de Zarou, construit par les Pharaons et prolongé jusqu'à Ostracine par les Romains. La ligne du chemin de fer relie directement l'Égypte à Jérusalem par Gaza. Il a fallu les événements de 1914 pour voir réaliser, au delà des prévisions et l'on peut dire en quelques mois, un projet à l'étude depuis plusieurs années, et pouvant rester longtemps sans solution. C'est certainement un grand progrès de réalisé. Mais il faudrait encore, pour assainir et rendre fertile le pays, pratiquer l'asséchement du sol, comme on l'a fait avec tant de succès dans le ouâdî Toumîlât et aussi dans les terres en bordure du lac Menzaleh, exactement semblables à celles du Djifâr, puisqu'elles ont la même origine.

Le pays à l'ouest de l'isthme est tout pareil à la région que nous venons d'étudier; la région sèche et improductive, correspondante au plateau de Tîh, est coupée par le ouâdî Toumîlât. Cette longue et étroite vallée, courant de l'ouest à l'est, est l'ancien lit d'une branche du Nil, qui allait déverser ses eaux dans le golfe de la mer Rouge[2]. Le ouâdî commence à Abou-Hammâd,

[1] J. Clédat, *Pour la conquête de l'Égypte*, dans *Bull. Inst. franç.*, t. XVI, p. 189-199.

[2] J. de Morgan, *Recherches sur les origines de l'Égypte*, p. 40, note 1. On ne saisit pas très bien la note de M. de Morgan : «Une branche du Nil débouchait autrefois à Chalouf dans le golfe formé par la mer Rouge (lacs Amers d'aujourd'hui)». Cette explication n'est pas claire; elle suppose la communication des Lacs avec la mer Rouge. Dans ce cas, la branche

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

et après un parcours de 60 kilomètres environ en droite ligne, il aboutit au lac Timsah, sur les bords duquel s'élève la jolie petite ville moderne d'Ismaïliah, surnommée «l'Émeraude du désert», à cause de ses belles plantations d'arbres. La branche du Nil ne s'arrêtait pas au lac Timsah. A Magfar, à l'ouest d'Ismaïliah, elle inclinait vers le sud, traversait les lacs Amers, et aboutissait à la mer Rouge, après avoir franchi le seuil de Chalouf dans sa partie orientale. En effet, on observe de ce côté, dans le massif calcaire, une forte dépression qui ne peut avoir été produite que par le passage des eaux. Quoi qu'il en soit, les alluvions nilotiques que l'on constate entre Chalouf et Suez marquent avec évidence l'existence d'une ancienne branche du fleuve. M. Linant avait observé, à 17 mètres au-dessous de la Méditerranée, dans le grand bassin des lacs Amers, de la terre noire, fangeuse, semblable à de la glaise, qu'il suppose être le produit des eaux du Nil à une époque reculée[1]. La même observation a été faite, à 8 mètres de profondeur seulement, dans le lac Timsah[2].

L'ancien canal, ou *canal des Pharaons,* réunissait le Nil à la mer Rouge et prenait sa source, dit Hérodote (II, 158), au-dessus de Bubaste. Il est probable que le canal empruntait l'ancien lit de la branche du Nil, désensablé et redressé par les Pharaons pour faciliter la navigation. Ce bras du Nil devait être visible à l'époque de la XII^e^ dynastie, date à laquelle on peut faire remonter la création du canal. J'ai dit ailleurs[3] que ce canal n'est pas à confondre avec celui de Ptolémée II Philadelphe. Celui-ci, en souvenir de son fondateur, était appelé Πτολεμάϊος ποταμός. Selon une tradition arabe, la direction des travaux aurait été confiée au célèbre

du Nil aurait eu son embouchure à el-Ambak (Serapiu), au nord des Lacs, et non à Chalouf qui est au sud. Mais les alluvions du Nil qui atteignent le fond du golfe prouvent que le bras du fleuve s'étendait jusqu'à Suez. Ceci justifie la théorie, que je soutiens avec quelques savants, de la séparation des lacs et de la mer Rouge dans l'antiquité historique.

[1] Linant, *Mémoire,* p. 111.

[2] *Ibid.,* p. 115. Ce fait prouverait qu'il y avait un déversoir de la branche du Nil dans le lac. Sur la carte inédite de l'ingénieur Larousse, que j'ai déjà eu l'occasion de citer, figure un ravin conduisant les eaux d'inondation du Nil au lac Timsah, en passant par Bîr Abou-Ballah. J'ai lieu de croire, et je l'ai déjà dit, que ce ravin n'est autre chose que le reste de l'ancien canal des Ptolémées se réunissant à cet endroit au canal des Pharaons.

[3] *Notes sur l'isthme de Suez,* chap. VIII, *Les canaux* (*Bull. de l'Inst. franç. du Caire,* t. XVII, p. 103).

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Archimède [1]. Diodore [2] dit que ce canal commençait à la bouche Pélusiaque, et Strabon [3], à Phacusa. Le relevé que j'ai donné du canal montre que ces deux assertions sont également fausses, et que le canal devait s'attacher au Nil, à l'est de Daphnæ, à moitié chemin de la bouche Pélusiaque et de Phacusa, au point où le fleuve forme un coude. De là, il traversait le seuil d'el-Guisr, le lac Timsah, et joignait le vieux canal des Pharaons par ce ravin mentionné plus haut.

L'isthme est marqué par une dépression du sol, généralement humide et marécageuse, où viennent se perdre les eaux amenées par les nombreux ravins des montagnes avoisinantes. Les principaux massifs montagneux sont : le Djebel Attâqâ, le Djebel Geneffeh et le massif du Chebreouet, à l'ouest; le Djebel Rahâ et le Djebel Oumm Khéchab, à l'est. Les montagnes du versant est sont beaucoup plus importantes que celles de l'ouest [4]. Les ouâdîs sont également plus larges et plus étendus; mais avant d'atteindre l'isthme, ils traversent le grand plateau du Tîh, couvert en cet endroit par de nombreuses dunes de sable, constituant de véritables massifs montagneux, qui s'appuient contre le versant septentrional du Djebel Tîh.

La partie constituant l'isthme est coupée, du sud au nord, par une longue suite de lacs : le petit et le grand lac Amer [5], séparés de la mer Rouge

[1] *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque nationale*, t. VIII, p. 13.

[2] Diodore, liv. I, 33.

[3] Strabon, XVII, 12.

[4] L'ensemble des montagnes orientales, vues à une certaine distance, ont l'aspect d'une longue ligne droite ininterrompue, allant d'el-Arîch à Suez, en coupant diagonalement le plateau du Tîh. C'est cet aspect particulier que les auteurs de la grande carte de l'Expédition française ont reproduit; ceci prouve que l'intérieur du pays, en dehors des deux grandes routes, n'a pas été visité par les savants qui accompagnaient Bonaparte. Cette erreur a fait autorité dans tous les travaux historiques et géographiques, jusqu'à l'apparition de la carte du *War Office*.

[5] Je pense qu'à une époque, pas très éloignée de nous, les deux lacs étaient séparés et ne communiquaient pas ensemble. Ce point de partage porte aujourd'hui le nom de Qabret. Des cartes anciennes, celle de Linant par exemple, l'appellent Cabret el-Chôf, qui doit être corrigé par Kabret el-Echouch, ou plus exactement Kabret el-Ouchouch que marquent les cartes antérieures. *Kabret* en arabe sert à désigner le soufre, puis en particulier l'allumette. Le second terme, *ouchouch*, signifie «tumulte, parler avec confusion». L'expression Kabret el-Ouchouch signifierait «le soufre du tumulte, du bruit», ce qui ne veut rien dire. Je propose de corriger *Kabret* en *Kafr*, correction paléographique très correcte avec assimilation de l'article. Le mot *Kafr* désigne : un champ, un lieu cultivé; un village, un hameau. *Kafr el-Ouchouch* serait «le village, ou le lieu du

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

par le seuil de Chalouf et-Terraba; le lac Timsah séparé des lacs Amers par le seuil de Toussoum, appelé fautivement, depuis l'Expédition française, seuil du Sérapéum, parce que les savants de cette expédition reconnurent dans les restes du monument de Darius les ruines de *Serapiu* de l'*Itinéraire d'Antonin* [1]; plus au nord, le lac Ballah, ancien lac de *Chet-Ḥôr* ou de *Zarou*, séparé du lac Timsah par le seuil d'el-Ferdân, appelé aussi, par pléonasme, el-Guisr «le seuil»; enfin le lac Menzaleh, séparé du lac Ballah par une étroite langue de terre, détachée du plateau d'el-Ferdân, connue dans l'antiquité sous le nom de «Chemins d'Horus». C'est le principal passage des caravanes allant d'Égypte en Syrie.

L'état physique de l'isthme, à l'époque romaine, n'était pas ce qu'il est aujourd'hui. Le lac Menzaleh, au moins dans sa partie orientale, n'existait pas encore; il a été formé successivement par les lacs de Damiette et de Tennîs. Le lac de Damiette est le plus ancien; il s'étendait depuis la ville de Damiette jusqu'à la branche Mendésienne. Sa superficie était à peu près la moitié du lac Menzaleh actuel. Le lac de Tennîs s'est formé après l'occupation romaine, à la suite des affaissements du sol. Avant le cataclysme, les branches du Nil, la Pélusiaque, la Tanitique et la Mendésienne, aboutissaient à la mer, comme en font foi divers récits et témoignages anciens. A la même date la route du littoral qui passait à Héracleus, aujourd'hui île de Tennîs, est abandonnée; elle devient également impraticable entre Péluse et Tanis. C'est à ce moment que la route de l'intérieur, qui passait à Zarou (el-Qantarah), est reprise. De plus, dans la même région et pour la même cause, disparaît la route de Péluse à Memphis par Daphnæ. Dans ce mouvement du sol, les lacs Ballah et Timsah ont dû vraisemblablement se modifier; ils étaient traversés par la route de Péluse à Serapiu, par Selæ et Thaubastum. Les lacs Amers eux-mêmes ont subi un affaissement analogue à celui du littoral. Ce qui le prouve,

murmure», ce qui s'explique très bien. Mais qu'était ce village ou ce lieu du murmure? Sans insister, je ne puis m'empêcher de rapprocher cette expression du passage de l'*Exode*, XIV, 10-12, si l'on admet la traversée de la mer Rouge dans le sud de l'isthme. En effet, les Israélites à ce moment, regrettant l'Égypte qu'ils quittaient, se plaignirent, pour la première fois, amèrement à Moïse. Ne pourrait-on voir dans ce nom un souvenir traditionnel de cet épisode, au même titre, bien entendu, que celui de *djebel Tih benî Israël* «la montagne de l'Égarement des enfants d'Israël»?

[1] J. Clédat, *Notes sur l'isthme de Suez*, § V, *Le passage de la mer Rouge* (*Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVI, p. 213).

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

c'est le passage, dont on voit les traces encore au sud du grand lac, de la route de Memphis à Clysma par Héracléopolis et Serapiu. Le canal des Pharaons traversait également les lacs; mais nous ignorons dans quelles conditions, car il n'a été fait aucune observation à ce sujet, avant le percement du canal et le remplissage des bassins par les eaux de la mer. Enfin, j'ai constaté dans un autre chapitre un affaissement du sol dans le bassin de la mer Rouge [1].

L'isthme de Suez, au moins depuis le Moyen Empire, était vers l'orient la limite théorique de l'Égypte. De puissantes citadelles, soutenues par de nombreux forts ou postes, défendaient l'entrée du pays contre l'invasion, toujours à craindre, des populations asiatiques, ou bien contre les empiétements des tribus arabes belliqueuses, réfractaires, insoumises et toujours révoltées. Cette ligne formidable de défense était connue sous le nom de *Mur du Prince* [2]. La région connue sous le nom de *Âbet* «la terre de l'Orient» était gouvernée par un grand seigneur, *ḥâ*, qui résidait à Zarou; son pouvoir sur la province était souverain sur toutes les affaires, autant militaires que civiles et religieuses. La garde des postes était confiée à des auxiliaires arabes; mais les chefs étaient des Égyptiens. Les auxiliaires étaient payés en nature, blé ou orge; ils recevaient aussi des terres qu'ils devaient cultiver. Naturellement ces terrains se trouvaient à proximité des forts qu'ils étaient chargés de garder [3].

[1] Voir *Bull. de l'Inst. franç. du Caire*, t. XVII, p. 114.

[2] Nous savons, par la palette de Palerme, que le roi Snefrou avait construit au nord et au sud de l'Égypte 35 forteresses (voir le chap. XV).

[3] Dès la IIIe dynastie nous trouvons des fonctionnaires militaires qui avaient la garde de la frontière de l'Égypte, sur la lisière du désert (Maspero, *Études égyptiennes*, II, p. 188-190; Weill, *Des monuments et de l'histoire des IIe et IIIe dynasties égypt.*, p. 246). Ces troupes indigènes, nommées par les documents égyptiens *âhaouti* «les combattants», consistaient en hommes auxquels le roi donnait un domaine suffisant pour les nourrir avec leur famille. Ils devaient, en retour, le service militaire leur vie durant; le fils remplaçait son père et lui succédait (Maspero, *Études égyptiennes*, IV, p. 246). Hérodote (II, 166) raconte qu'il n'est pas permis à ces troupes, qu'il appelle *calasiries*, de s'adonner à aucun art mécanique; les hommes ne devaient s'occuper que de la guerre, pour laquelle ils étaient élevés de père en fils.

Les Bédouins étaient considérés comme des étrangers, et comme soldats, ils étaient dispensés de l'impôt. S. de Sacy, dans sa *Chrestomathie arabe*, cite un passage de la description de l'Égypte de Khalil, où cet auteur dit que les Arabes, et les villages de la contrée du ouâdî Toumilât, ne payaient pas d'impôts; ils formaient une garnison gratuite pour défendre la frontière. Les auxiliaires bédouins ont été em-

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Il est impossible de fixer l'étendue du territoire désigné par le nom vague de *Àbet*. Il est probable que sa limite du côté de l'Asie suivait la frontière politique. Comme elle, elle était flottante et indéterminée. Du côté du Delta elle touchait la branche de Damiette; mais ce n'est pas certain. De bonne heure ce vaste territoire fut divisé en plusieurs provinces ou nomes, dont il est difficile de préciser actuellement le nombre et la situation exacte. La province de *Àbet* devint l'*Augustamnique* sous les Romains, avec Péluse comme chef-lieu. Elle était administrée par un *corrector*, ayant les mêmes pouvoirs que le *ḥâ*. Les Romains conservèrent la division territoriale en nomes; mais cette division ne paraît pas, au moins pour le Delta oriental, correspondre exactement à la division des listes égyptiennes. Je m'expliquerai sur ce point dans un chapitre spécial, car l'examen en ce moment des listes géographiques m'entraînerait trop loin.

Ce rassemblement de soldats attirait à la frontière orientale un nombre considérable d'Égyptiens et d'étrangers. Des commerçants d'abord, les mercantis de l'époque, que l'on trouve toujours autour des camps ou à la suite des armées; puis les fonctionnaires de toutes classes : officiers, inspecteurs, scribes, ingénieurs, ouvriers, que l'administration centrale envoyait en mission dans le pays. Ces rassemblements finissaient par former une colonie importante à la frontière. Les terres libres, appartenant de droit au pharaon, sont distribuées aux soldats; mais les fonctionnaires, et surtout les grands seigneurs, possèdent dans la province de riches domaines et de somptueuses habitations, des greniers pour les céréales et des étables pour les bestiaux. Ramsès II avait fait construire à Zarou un magnifique palais, embelli par ses successeurs, nommé *Pa-Ramsès* « la demeure de Ramsès », nom qui a servi quelquefois à désigner la ville. Naturellement l'aristocratie égyptienne, à l'imitation du roi, construisit dans les campagnes de charmantes villas, au milieu de jardins plantés d'arbres fruitiers et de vergers où poussaient toutes sortes de légumes.

ployés par Méhémet-Ali. Ce souverain leur donnait une solde, à condition qu'ils entretiendraient chacun une jument et auraient un fusil (Clot-bey, *Aperçu général sur l'Égypte*, II, p. 122). L'abandon de terres aux Bédouins en échange du service demandé était un acte utile et politique. A plusieurs reprises les manuscrits égyptiens mentionnent les Bédouins comme troupes auxiliaires, et décrivent leur installation dans les terres de Zarou et de Tekou, c'est-à-dire aux environs d'el-Qantarah et dans le ouâdî Toumîlât.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

« Je suis arrivé, écrit le scribe Pabesa à son chef Amenemep, à *Pa-Ramsès*, et je la trouve extrêmement florissante. C'est une belle ville, il n'y a pas sa pareille; elle ressemble à Thèbes. C'est le dieu Râ lui-même qui la fonda. Le séjour y est agréable. Ses champs sont remplis de bonnes choses et pourvus abondamment chaque jour. Ses étangs (?) sont remplis de poissons et ses marais (?) d'oiseaux. Ses prairies sont vertes d'herbes, et les tiges atteignent une coudée et demie. Les fruits ont le goût du miel. Ses greniers sont remplis de blé et d'orge; les oignons, les poireaux..... les bouquets de fleurs dans les bosquets; les grenades (?), les pommes, les olives, les figues du verger; le vin doux de *Kenkêmé* est meilleur que le miel. Le poisson *oud* du lac de la Résidence (?), le poisson *betin* de *Ḥerî*, le poisson *ber* avec le poisson *beg*, le poisson..... de *Pahert*, le poisson *âd* de *Ḥeb*(?)*-de-Baal*, le poisson *houten* de *Net-pa-deb du Grand des Victoires* (Ramsès II). Les champs de sel du lac d'Horus (*Chet-Ḥor*) et le natron de *Paḥer*. Ses vaisseaux vont au loin et reviennent ensuite au port. Tous les jours les vivres abondent. Il est réjouissant d'habiter cette ville; on n'éprouve aucun désir de la quitter : les petits comme les grands [1]. »

L'importance militaire de cette région égyptienne, les nécessités constantes de la défense de la frontière contre les nomades de la péninsule du Sinaï et de l'Arabie, les invasions des populations de la Syrie, connues sous le nom général de Routennou, des populations de l'Asie Mineure, des Assyriens, des

[1] *Pap. Anastasi III*, pl. I, l. 11-3, 9. J'ai suivi généralement la traduction de Sir A. Gardiner (*The Delta residence of the Ramessides*, dans *Journal of Egypt. Archæol.*, vol. V, p. 185). J'ai supprimé la fin de la lettre; cette partie est très obscure et remplie de lacunes. C'est regrettable, car elle contenait le récit des grandes fêtes de Zarou, entre autres celle de l'arrivée du roi « dans sa belle demeure de Pa-Ramsès ».

Je ne crois pas possible l'identification de Pa-Ramsès avec Péluse, proposée par Chabas (*Recherches sur la XIX^e^ dynastie*, p. 138), acceptée par Gardiner (*ibid.*, p. 127). Je maintiens toujours Zarou = Pa-Ramsès, ce qu'avait fort bien vu Brugsch; seulement Zarou n'est pas Tanis, comme cela est prouvé maintenant. J'ajoute que Pa-Ramsès = Zarou ne peut être la même cité que Ramsès de l'Exode (XII, 37) construite avec Pithom par les Hébreux. La marche de ceux-ci, en quittant l'Égypte, s'y oppose formellement. Zarou est nommée par le texte biblique Chour, ou bien Etham. Je crois, pour le moment, que Ramsès de la Bible est encore à trouver; cette localité est à chercher à l'ouest du ouâdî Toumîlât. Comme l'a fort bien noté M. Gardiner, il y avait en Égypte un grand nombre de lieux ou de palais royaux qui ont porté le nom de Ramsès; à l'orient du Delta il y en avait au moins deux.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Perses, nécessitèrent, après la conquête grecque, nombre de travaux et de transformations, dont le résultat fut la colonisation de la partie orientale du Djifâr; la création de nouveaux ports sur la Méditerranée : Rapha, Rhinocorura, Ostracine, Kasios, Gerron et Péluse; l'établissement de la route côtière, stratégique et commerciale, au détriment de la vieille route antérieure « les Chemins d'Horus ». Pour la première fois, à partir des Ptolémées, le pays fut véritablement constitué en province, appelée *Kasiotide*. Cette mesure devait faciliter l'administration et le développement économique du territoire, portés plus tard à un si haut degré par les Romains. Malgré ces grands changements, la limite traditionnelle de la frontière et les moyens de défenses de l'isthme de Suez n'ont pas été modifiés. Et maintenant, si l'on jette un coup d'œil sur la carte, et tel que j'ai défini le Djifâr, on remarque que la zone d'occupation se réduit à une bande très étroite de terre; on se demande alors si les Égyptiens n'ont pas cru inutile de coloniser, ou même de conquérir, systématiquement l'hinterland égypto-syrien. Ils trouvèrent suffisant de fortifier les principaux points de la grande route, peut-être quelques passages importants du désert, et de surveiller surtout les mouvements des nomades.

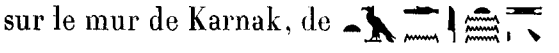
Sous l'empire égyptien, la zone des cultures s'arrêtait au bassin de l'isthme. Au delà, l'exploitation agricole était liée à la présence de l'eau, puits ou citernes (*khnoumit*). L'histoire de Sinouhît, que j'ai eu l'occasion de citer fréquemment dans ces *Notes*, est une des preuves certaines de cet état de choses, deux mille ans avant notre ère.

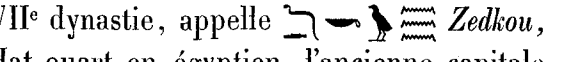
La région occidentale de l'isthme était, avant l'arrivée des Grecs, largement pourvue d'eau. De nombreux canaux détachés du Nil arrosaient le pays; d'autres furent créés plus tard. Le plus célèbre est le canal des Pharaons. Il prenait sa source dans le Nil au-dessous de Bubaste, traversait le ouâdî Toumîlât, les grands lacs Amers et débouchait dans la mer Rouge, à Clysma. Un second canal, sans doute plus récent, connu par le grand bas-relief de Séti Ier à Karnak, mais certainement antérieur à ce prince, passait à Daphnæ [1] et se déversait dans le lac Chihôr (lac Ballah), à Zarou. Plus tard, les Romains reprirent l'œuvre des Égyptiens et la complétèrent en prolongeant le canal

[1] Je crois que le canal mentionné dans la stèle de Daphnæ, trouvée par M. Petrie, est le même que le canal de Zarou.

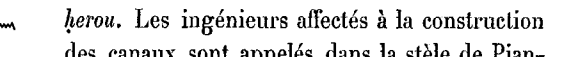
BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

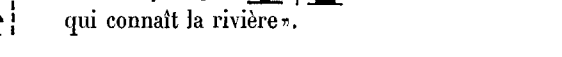
jusqu'à Ostracine, où il se jetait dans la mer. C'est par le canal que les navires atteignaient Ostracine, dont le port était situé à 2 kilomètres de distance de la mer, dans le fond du lac de Baudouin. Des traces de ce canal se reconnaissent encore à l'est d'Ostracine. Grâce à cette importante voie de communication, la distribution de l'eau à travers la Kasiotide était largement assurée; ce ne fut qu'à ce moment que l'agriculture put atteindre son maximum de rendement. Avec l'agriculture, l'industrie des étoffes de lin et du bois travaillé était l'une des principales richesses de la province. Mais la colonisation de la Kasiotide appartient en propre aux Romains. Avant eux l'accès du pays était plein de difficultés. Les points d'eau, sous la surveillance des soldats [1], étaient rares et fort éloignés les uns des autres. A chaque puits correspondait un poste militaire; aussi l'accès en était-il difficile, au moins pour le voyageur isolé ou le transfuge, comme Sinouhît. A cette époque éloignée, le pays, presque désert, était couvert de broussailles et d'une maigre végétation; le sol marécageux entretenait de l'eau saumâtre et presque toujours impropre à l'alimentation. C'était la mort certaine pour les individus qui s'engageaient imprudemment dans cette région déshéritée, habitée seulement par les nomades, suivis de leurs troupeaux de brebis et de chèvres. Mais c'était aussi une chance inespérée pour le voyageur lorsqu'il rencontrait une de ces tribus en marche. C'est le fond du roman de Sinouhît; c'est encore l'histoire de l'Égyptien abandonné par ses maîtres Amalécites, et sauvé par les troupes de David, razziant du côté de l'Égypte (I *Rois*, XXX, 10-12).

Le canal de Zarou porte le nom, sur le mur de Karnak, de  *ta-denât* «la coupure».

L'inscription d'Ahmès, de la XVII^e^ dynastie, appelle  *Zedkou*, le canal (?) qui passait à Avaris, Hat-ouart en égyptien, l'ancienne capitale des Hyksôs. Mais comme je crois qu'Avaris et Zarou sont deux noms différents de la même ville, il s'ensuit que Zedkou et Ta-denât désignent le même canal. Mais cela n'est pas certain.

Les textes égyptiens mentionnent encore, pour cette région, de nombreux

[1] On nommait ces gardes  (*Pap. Anastasi III*, p. 6 revers). Ils étaient sous la surveillance de 

herou. Les ingénieurs affectés à la construction des canaux sont appelés dans la stèle de Piankhi, l. 87 et 90,  *rekh âtour* «celui qui connaît la rivière».

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

canaux; mais il est difficile pour le moment de les loger sur la carte avec exactitude. Le mot  *mer*, qui sert à les désigner, est un terme vague s'appliquant à toutes les surfaces liquides : lacs, étangs, canaux, fosses. Aussi *mer* a été traduit très différemment et souvent au petit bonheur. Il est certain qu'avec ces divers sens, l'interprétation des textes est très difficile; et l'on peut se demander si plusieurs *merou*, que l'on traduit d'habitude par canal, ne sont pas des étangs ou des lacs et inversement, par exemple les *merou* du ouâdî Toumîlât. Je crois qu'il n'y avait dans cette étroite vallée qu'un seul canal, le canal des Pharaons, mais il y avait, par contre, un grand nombre de lacs, d'étangs ou de lagunes, qui existent encore. Il n'est pas moins vrai que *mer* est toujours traduit par « canal ». On peut même se demander si quelquefois le mot *mer* ne désigne pas une branche ou une partie d'une branche du Nil [1]. On voit par ces quelques remarques la difficulté d'interpréter ce terme, et les erreurs auxquelles peut conduire cette interprétation, prise dans un sens ou dans un autre. L'application géographique du mot mériterait une étude approfondie.

Plus tard, le roi Ptolémée II Philadelphe, en même temps qu'il restaure le vieux canal du Nil à la mer Rouge, reprend, sur le témoignage de Diodore, le projet d'un canal direct entre les deux mers. Le roi Nékaou, le premier, en avait eu l'idée. Mais on ne sait pas sur quel point de la Méditerranée le canal devait aboutir. Des difficultés, attribuées à la différence de niveaux, entre la mer Rouge et la plaine du Delta, firent abandonner le projet. L'entreprise du roi Ptolémée réussit pleinement. Toutefois le canal n'atteignit pas directement la mer : il aboutissait à la branche Pélusiaque, à Phacusa dit Strabon (XVII, 1 2), au golfe Pélusiaque selon Diodore (I, 1). En fait, le canal prenait sa source en un point intermédiaire, à gauche de la ville de Daphnæ. Puis traversant, en une ligne brisée, le plateau d'el-Ferdân et le lac Timsah, il joignait le canal des Pharaons auprès de Bîr Abou-Ballah. On l'appela Πτολεμάϊος ποταμός, du nom de son fondateur. Je renvoie pour plus ample détail au chapitre VIII de mes *Notes*. A la fin de la période romaine le canal était obstrué, et Amrou, maître de l'Égypte, pensa un moment à le faire nettoyer pour le rendre à la navigation [2].

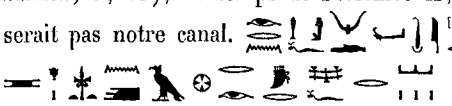
[1] Le mot arabe بحر *baḥr* est le correspondant exact du mot égyptien *mer*.

[2] Abou l-Fida (trad. Reinaud, p. 146) dit, d'après Ibn Saïd, que Amrou eut l'idée de faire

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

La branche Pélusiaque était, à l'ouest, la limite extrême du Djifâr. Selon Pline (V, 9, 2), elle séparait l'Égypte de l'Asie. C'est par cette branche que la flottille d'Alexandre le Grand remonta le fleuve; et au temps de la domination romaine, elle était la plus importante des branches du Nil [1]. Vers le XII^e^ siècle, elle avait beaucoup perdu de son importance; l'Égypte ne comptait plus alors que deux branches principales : l'une se jetait dans la mer à Rosette, l'autre à Damiette [2]. Ce sont encore aujourd'hui les deux branches dominantes. Dans une reconnaissance faite en 1798, Prétot, officier de l'armée de Bonaparte, observait qu'il n'existait plus aucune trace de la branche Pélusiaque, entre la mer et le lac. Aujourd'hui elle est remplie de fanges, et une laisse de petits coquillages marins la marque jusqu'au lac Menzaleh.

La branche Pélusiaque, appelée aussi Βουβαστικὸν [3], du nom de la ville de Bubaste, prenait sa source au sud-ouest de cette localité, dans la branche Tanitique. Son tracé a été parfaitement reconnu et indiqué sur la grande carte de l'Expédition de l'Égypte. C'est le *baḥr Abou l'Ardar* de Linant bey et le *baḥr el-Faqus* de la carte du Survey Department de 1907. Après avoir traversé la ville de Bubaste, la branche Pélusiaque suivait la lisière des terres cultivées du Delta, passait à Faqous, à l'ouest de Daphnæ, et se jetait dans la Méditerranée à Péluse. Les ruines de cette ville sont à droite du fleuve, à 3 kilomètres de distance de la mer. C'est à tort que M. Bénédite, sur la carte

un canal entre ces deux mers. La coupure devait se faire en un lieu nommé *Dzanb-Altamsah* «la queue du crocodile», qui doit être le lac Timsah. Certainement il s'agit d'une reprise du canal de Ptolémée, dont la réunion avec le canal des Pharaons s'effectuait au lac Timsah, à Bîr Abou-Ballah. La *coupure* est l'équivalent de l'*euripe* de Diodore. Je me demande si le canal mentionné par la stèle de Mendès (Sethe, *Urkunden*, 3, 45), du temps de Ptolémée II, ne serait pas notre canal.  «Sa Majesté a décidé de faire [passer] le fleuve à l'orient de l'Égypte, à la limite des pays étrangers». On pourrait aussi bien appliquer ce texte au prolongement du canal de Zarou. Dans ce cas, le travail serait antérieur aux Romains.

Le canal avait 30 ou 40 mètres de largeur, d'une rive à l'autre. La distance du sommet des cavaliers est de 120 mètres. Linant (*Mémoire*, p. 125) dit que la largeur du canal est de 40 mètres, et la largeur des cavaliers de 80 à 100 mètres. Je dois faire remarquer que les mesures que je donne sont prises du sommet d'un cavalier à un autre, et non à la base. Le canal des Pharaons est de plus faibles dimensions; il ne dépasse pas 30 mètres dans sa plus grande largeur, c'est-à-dire dans la partie située entre Bîr Abou-Ballah et la mer Rouge.

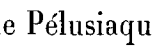
[1] Plutarque, *Antoine*, 3; Virgile, *Géorgiques*, I, 228.

[2] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 150.

[3] Ptolémée, *Géographie*, liv. IV, c. 5, 15.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

du *Guide de l'Égypte*, place cette bouche à Oumm-Faredj. Ce point marquerait l'emplacement où se jetait dans la mer la branche Tanitique, comme l'ont reconnu plusieurs savants [1].

Le nom égyptien de la branche Pélusiaque serait  *pa-mou-pa-Râ* « l'eau du dieu Râ » [2].

Je ne veux pas terminer cette étude sans dire quelques mots de l'agriculture. Nous avons vu que le territoire que nous désignons sous le nom général de syro-égyptien est la réunion de deux régions fort différentes. L'une, stérile, sauf de très rares exceptions, porte le nom de *Éthâm;* l'autre, la région côtière ou Djifâr, favorisée par un sol riche, est susceptible d'une exploitation agricole productive et d'une colonisation intense. Donc deux natures de pays, étrangères l'une à l'autre. Jusqu'à la conquête d'Alexandre, les rois égyptiens occupent sur la route de Syrie les points stratégiques, mais on n'y voit encore aucun établissement agricole. Dès le VII^e^ siècle, avec l'apparition des Grecs sur le sol égyptien, un grand changement se fait sentir. Des marchands d'abord, des mercenaires ensuite, attirés par Psammétiq I^er^, s'installent le long de la côte, à l'orient du Delta. Ces étrangers, comme négociants, fondent des établissements réguliers au bord de la mer. Péluse, qui n'était alors qu'une petite bourgade, devient par leurs soins une grande et superbe cité militaire et commerciale; et les premiers établissements se transformant deviennent les ports de Gerron, Kasios, Ostracine. A Rhinocorura, simple forteresse sur la route de Syrie, perchée sur le sommet d'une colline de sable, les Grecs créent également un port. Les ruines de cet établissement se voient à droite de l'entrée du ouâdî el-Arîch; elles sont dominées par le tombeau du cheikh Îezak. Comme soldats, et pour l'appui que les mercenaires grecs prêtent au roi, ils reçoivent des terres affranchies d'impôts, dans le territoire à l'orient de la branche Pélusiaque. Daphnæ est le centre de leur résidence.

C'est à partir de ce moment, sous l'influence de la civilisation grecque, et plus tard sous celle des Romains, que la vie économique se développe. En moins de deux siècles, la physionomie générale du pays a totalement changé.

[1] Champollion (*L'Égypte sous les Pharaons*, II, p. 14) avait déjà fixé ce point.

[2] Brugsch, *Dictionn. géogr.*, p. 439 et 1247; Daressy, dans *Sphinx*, XIV, p. 163, et dans *Annales du Serv. des Antiq.*, XI, 1911, p. 144; A. Gardiner, *The Delta Residence of the Ramessides*, dans *Journal of Egypt. Archæol.*, vol. V, p. 257.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Des routes nombreuses sont créées. La principale, stratégique et militaire, suivait le littoral; elle reliait entre elles les villes échelonnées le long de la mer. Le port de Clysma, sur la mer Rouge, communiquait directement à la côte méditerranéenne par trois grandes voies : l'une allait à Péluse, la seconde à Kasios, la troisième à Ostracine [1]. Une voie commerciale mettait en relation Pétra, la capitale des Nabathéens, avec Rhinocorura. Une autre route fut inaugurée entre Pétra et l'Égypte; elle parcourait les régions désertes du Djebel Tîh, traversait le ouâdî el-Arîch, le djebel Maghara, dont le passage était protégé par de nombreux forts. A la sortie de ce massif montagneux la route bifurquait : une branche courait en droite ligne à Thaubastum, traversait le ouâdî Toumîlât pour atteindre Memphis. La seconde branche se rendait à Alexandrie par Péluse. J'ai retrouvé sur cette voie, non loin de Péluse, au lieu nommé Qasr Gheit, les restes d'une importante fondation nabathéenne, dont le temple seulement a été déblayé, et quelques tombes.

L'établissement de colons étrangers, d'abord grecs, puis romains, fut un bien immense pour le pays; en peu de temps la physionomie du pays se transforme totalement. Non seulement la terre est mieux cultivée, car on lui fait produire tout son maximum, mais les nouveaux colons construisent dans toute la région de nombreuses routes et creusent de nouveaux canaux, que nous avons indiqués plus haut. Ces travaux, souvent pénibles, donnèrent au Djifâr plus de huit siècles de prospérité, qu'il sera maintenant difficile de lui rendre. Les affaissements successifs du sol, que j'ai signalés, l'envahissement des eaux de la mer dans les parties basses, du sable dans une notable partie de la plaine, ont considérablement diminué l'espace cultivable et les chances de relèvement du sol.

De grandes cités populeuses s'échelonnaient le long du littoral. A l'intérieur, les centres urbains étaient plus rares; cependant on y comptait quelques villes

[1] Pline, *Hist. nat.*, VI, 33, 3 et 4. La route de Péluse à Clysma, dit cet auteur, traverse une région où l'on ne peut retrouver son chemin qu'à l'aide de roseaux fixés en terre, à cause des sables. C'est encore la coutume des Bédouins modernes de marquer ainsi les chemins. Mais je crois que Pline commet une erreur en appliquant ce fait à la route de Péluse à Clysma, qui était très fréquentée, peuplée et bordée de champs à son époque; je la crois vraie si l'on applique cette mesure de prudence aux deux autres voies qu'il signale, et même à tous les chemins intermédiaires situés entre Péluse et Rhinocorura.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

importantes et un grand nombre de bourgs, principalement le long de la vieille route de Syrie. Des ruines, parfois considérables d'étendue, comme à Qatieh, marquent l'emplacement de ces localités[1]. La plupart furent créées par les Grecs; mais elles se développèrent, surtout sous les Romains, autour des anciens postes égyptiens. A côté des villes on trouve des fondations plus modestes; ce sont vraisemblablement des établissements agricoles ou des vestiges de fortins. La terre jusque-là négligée, considérée comme inculte et improductive, se couvre de vastes champs de céréales, de riches vignobles et de nombreux arbres fruitiers. Les ruines qui couvrent le pays prouvent manifestement la richesse et la fécondité du sol. Aux temps anciens, raconte Maqrîzî[2], «le Djifâr formait une suite ininterrompue de champs cultivés et renommés pour leur fertilité; les habitants y cultivaient en abondance le safran, le carthame et la canne à sucre; les eaux y étaient abondantes et douces». Ailleurs l'historien arabe, revenant sur cette province, dit que «le Djifâr tout entier était extrêmement prospère et couvert d'eau, de villes, d'habitations au temps de Moïse». Comme dans le Delta, pour obtenir une bonne récolte il n'était pas besoin de procéder à de pénibles travaux. Aujourd'hui encore, Pline l'a observé en Afrique (*Hist. nat.*, XVII, 3), j'ai vu «la terre retournée par une charrue à laquelle étaient attelés d'un côté un pauvre petit âne, de l'autre une femme». Quelquefois l'attelage est composé d'un âne et d'un chameau; souvent un seul animal traîne la charrue, et un enfant d'une dizaine d'années dirige l'attelage. Il est vrai que l'instrument aratoire n'est pas difficile à conduire. Il appartient au type de l'antique charrue grecque composée; elle n'atteint pas 1 mètre de hauteur et pèse environ 2 ou 3 kilogrammes seulement[3].

La plupart des céréales et des fruits viennent très bien dans ces terres. Les lentilles de Péluse étaient célèbres. Saint Augustin, dans son commentaire sur le *Psaume 46*, dit que l'on en faisait des envois considérables dans les différents pays de l'Afrique; et Pline (XVI, 40) raconte qu'un vaisseau chargé de

[1] Je ne sais pas sur quelle autorité s'appuie É. Reclus, *Géographie universelle*, vol. X, p. 592, pour affirmer que «des antiques cités qui se trouvaient dans la région nord-orientale de l'Égypte il ne reste plus même de ruines; les terres d'alluvion (*sic*) ont tout recouvert».

[2] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 544 et 623. Abou l-Fida (trad. Reinaud, p. 150) dit que le Djifâr, au temps de Pharaon, était couvert de villages et arrosé d'eau. Voir également B. de Meynard, *Les prairies d'or*, vol. II, p. 374.

[3] Cette charrue est représentée dans Daremberg et Saglio, *Dictionn. des antiquités grecques et romaines*, I, fig. 431-433.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

transporter un obélisque avait à fond de cale, comme lest, cent vingt mille mesures de lentilles; en sorte que le marché de Rome en était rempli. La terre de Péluse produisait aussi un vin renommé. Le vin de Sîn (Péluse) est cité fréquemment dans les listes d'offrandes funéraires; il apparaît à toutes les époques de l'histoire égyptienne, à côté du *ḥa,* ou vin du Nord, du *âbech,* du *âmmet* et du *kem,* les quatre grands crus de l'Égypte. Les textes mentionnent encore le vin de Zarou [1] et de Kenkémé. Le territoire était couvert de palmiers; la datte de Faramah (Péluse) était remarquable par sa longueur, sa grosseur et sa qualité [2]. Le grenadier y était abondant, et les monnaies de Péluse portent une grenade comme emblème [3]; le dieu Zeus Kasios est représenté sous les traits d'un jeune homme tenant une grenade à laquelle on attribuait une signification mystérieuse [4]. Le nom de Roumaneh «le pays de la grenade» est porté aujourd'hui par une petite oasis, entre Péluse et Qatieh. On récoltait encore dans le Djifâr : la canne à sucre; des plantes tinctoriales : le carthame et le safran; la graine de carthame était encore employée à faire de l'huile à brûler, et la tige de la plante à faire du feu. Le myrobolan servait en pharmacie. Le lin pélusiaque était une des quatre principales variétés d'Égypte [5]. Il servait à confectionner des vêtements et aussi des étoffes brochées d'or, qui faisaient l'admiration du monde entier; ces tissus se fabriquaient principalement dans les ateliers de Kasios, Tennîs et Damiette. Péluse fournissait aussi des étoffes de lin. A Tennîs on tissait des robes de lin qu'on ne faisait nulle part ailleurs; c'est dans ses ateliers qu'on tissait le tapis de la Kaabah à la Mecque [6].

[1] Quibell, *The Ramesseum,* pl. XI, 19; *Pap. Anastasi III,* pl. I, l. 6.

[2] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 626.

[3] J. de Rougé, *Monnaies des nomes de l'Égypte,* p. 41. Pendant mes recherches à Péluse et dans les environs immédiats, j'ai recueilli de nombreux spécimens de ces monnaies. Elles sont toutes identiques comme dimensions. Un exemplaire que je possède mesure 0 m. 015 mill. de diamètre. A l'*avers* il représente une tête d'homme laurée, imberbe, la face tournée à droite; *au revers,* une grenade enfermée dans un cercle. Anépigraphe. D'autres portent le nom abrégé de Péluse ΠΕΛΟΥ. Péluse n'apparaît jamais comme chef-lieu de nome, pas plus que la ville d'Alexandrie.

[4] Daremberg et Saglio, *Dictionnaire,* vol. I, p. 935 *a.*

[5] Pline (*Hist. nat.,* XIX, 2, 4) dit que les quatre espèces de lin sont : le tanitique, le pélusiaque, le butique et le tentyrique.

[6] Maqrîzî, trad. Bouriant, p. 517-518. Cet historien dit également que le voile de la Kaabah se fabriquait à Tounah. Cette localité, dans le lac Menzaleh, dépendait du territoire de Tennîs. Les gens de Matarieh y enterrent aujourd'hui leurs morts.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

J'ai déjà parlé des carrières de gypse et des villes construites avec cette pierre. Auprès de Tennîs et de Péluse on trouvait des dépôts de sel très estimé. Dans le temple de Jérusalem, à défaut du sel de la mer Morte on se servait du sel extrait à Ostracine, dans le lac Sirbon [1]. Enfin, je citerai une spécialité de bois travaillé à Kasios [2], de cannes à Zarou [3] et de vases en terre à Suez [4].

On voit par ce qui précède que l'effort de la colonisation gréco-romaine a porté exclusivement sur la bande de terre en bordure sur la Méditerranée, que l'on appelle Djifâr. Ses produits, très estimés à l'étranger, étaient centralisés dans les ports maritimes pour être expédiés : par Suez au Sinaï, en Arabie, dans l'Inde et peut-être en Chine; par Péluse et les autres ports de la côte méditerranéenne en Phénicie, à Chypre, en Grèce et dans l'Europe occidentale.

Toutefois l'intérêt du territoire syro-égyptien n'est pas seulement dans le commerce et l'agriculture. C'était le grand passage des armées et des caravanes, le centre de direction des affaires commerciales entre l'Asie et l'Afrique, l'Occident et l'Orient. Depuis la plus haute antiquité l'Égypte est en relations d'affaires avec les peuples de Syrie et d'Arabie. Les communications se faisaient par terre ou par mer.

Dans le premier cas, les caravanes traversaient le désert, et par les « Chemins d'Horus » arrivaient à Zarou. En cet endroit, et après avoir payé la douane [5], les marchands pouvaient continuer leur chemin vers la capitale de l'Égypte, par la voie terrestre ou bien par la voie du canal de Zarou. C'est ce que nous apprend le voyage de Sinouhît.

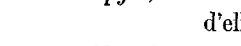
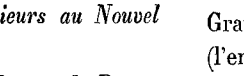
Dans le second cas, les navires abordaient à l'entrée d'une des branches du Nil, le plus souvent du côté de l'orient sur un point quelconque de la côte à Péluse, à Gerron, à Kasios ou à Ostracine. La pierre de Palerme raconte que

[1] Vigouroux, *Dictionnaire de la Bible*, au mot *Sel*, col. 1569.

[2] Grenfell et Hunt, *Oxyrrinchus Papyri*, I, n° 55, p. 112-114.

[3] Lacau, *Sarcophages antérieurs au Nouvel Empire*, n° 28036, p. 105.

[4] Sonnini, *Voyage dans la Haute et la Basse-Égypte*, vol. II, p. 16.

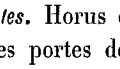
[5] On trouvait des bureaux de douane sur tous les points d'accès de l'Égypte. Les textes, pour désigner ces établissements, emploient, suivant la position, plusieurs expressions. L'une d'elles,  « la maison de la Grande Verte », ou  « les portes (l'entrée) de la Grande Verte », s'applique aux bureaux placés à l'entrée des canaux ou des bouches du Nil, tandis que  « l'entrée (litt. la porte) des pays étrangers » semble réservé aux

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

le roi Snéfrou de la IVe dynastie avait reçu quarante vaisseaux chargés de bois de cèdre. Ces navires, venus de la côte de Phénicie, étaient arrivés en Égypte par voie de cabotage et par la branche Tanitique. Ce ne fut que plus tard, vers le xe siècle environ, que la branche Pélusiaque a été fréquentée par les marchands phéniciens, cypriotes et les Grecs d'Asie Mineure.

Souvent, les marchandises venues de l'extérieur ne s'arrêtaient pas en Égypte. Dans ce cas, l'isthme de Suez était le plus court chemin pour aller d'orient en occident. Avant le percement du canal de Ptolémée II, l'usage était de se servir de la voie de terre, et de porter à dos d'animaux les marchandises d'une mer à l'autre. Mais cette route était longue, pénible et parfois dangereuse. Elle longeait la grande ligne militaire de l'isthme qu'on appelait *Mur du Prince*. En général, la surveillance des routes était bien faite; celle de l'isthme, en particulier, était directement protégée par de nombreux postes de garde. Mais il suffisait d'un moment de négligence dans le service pour voir apparaître ces terribles Bédouins, les Chasous, ou les « Coureurs de sable ». Ces nomades, arrivant à l'improviste, pillaient les villages et les campagnes voisins de la frontière, s'emparaient des troupeaux et attaquaient les caravanes insuffisamment protégées. Le coup fait, ils retournaient aussitôt se terrer dans la montagne sauvage et stérile du Djebel Tîh, où il était presque impossible de les atteindre. Peu à peu cependant, sous l'influence de la domination romaine, ces bandes pillardes sont refoulées et maintenues dans les montagnes, d'où elles n'osent plus sortir.

Comme moyen de transport on se sert surtout d'ânes. Le chameau n'a été utilisé couramment qu'à une assez basse époque. Cependant il est mentionné dans les textes du Nouvel Empire comme animal de charge. Le cheval n'apparaît pas avant la XVIIIe dynastie. C'est un animal de luxe qu'on attelle aux chars de guerre; il ne semble pas avoir été affecté, à cette époque, dans les

douanes qui veillaient au passage des routes terrestres. Quelquefois, en effet, il semble que cette expression est opposée à . Sur un sarcophage trouvé à Qantarah (*Annales du Service des Antiquités*, t. XII, p. 69; *Bulletin Inst. franç. du Caire*, t. XI, p. 29), un certain Pedouamenap de Zarou porte parmi ses titres celui de . Son service consistait à percevoir les taxes à l'entrée (à la porte) de Zarou, soit sur le canal, soit sur la route terrestre. On trouve ces fonctionnaires un peu partout, *aux portes de l'Égypte*. Ce titre paraît parfois se confondre avec celui de *gardien des portes*. Horus est dit :  « gardien des portes de l'Égypte » (Dümichen, *Geogr. Inschr.*, I, 99).

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

services vulgaires et journaliers. L'âne, en Égypte, est de tout temps. C'est la bête de charge par excellence; il est employé à tous les genres de travaux. Une célèbre peinture de la XII[e] dynastie, qui se voit dans une tombe de Béni-Hassan, représente une tribu de nomades asiatiques devant un prince égyptien, Khnoumhotep. Ils sont accompagnés de leurs femmes; ils conduisent avec eux des animaux, antilopes et gazelles, ils transportent des produits du désert et de l'Arabie, qu'ils viennent troquer en Égypte. Des ânes gris portent les enfants et les bagages. Il n'est pas rare, encore aujourd'hui, de voir cet animal associé au chameau dans les transports à travers le désert.

Au point de vue commercial, le canal de Ptolémée II était en définitive un réel progrès. Il donna au commerce une vive impulsion. Désormais la plupart des difficultés sont évitées, les longs retards occasionnés par les nombreuses manipulations des marchandises, soit dans les ports, soit en cours de route, disparaissent avec cette nouvelle communication, et la traversée de l'isthme, par une voie détournée il est vrai, gagne en célérité. La navigation se faisant à l'intérieur de la frontière, le trafic était mieux protégé contre les attaques des nomades. Toutefois, même pour les anciens, cette voie nouvelle n'était pas le rêve. De grands souverains égyptiens ou étrangers, maîtres de l'Égypte, avaient conçu le projet — tel qu'il a été exécuté de nos jours — de réunir les deux mers par le chemin le plus court et sans le secours du Nil. On sait que ce projet fut toujours rejeté par la crainte que l'on avait que la mer Rouge, qu'on supposait au-dessus du niveau des terres du Delta, n'inondât le pays.

Combien de temps le nouveau canal resta-t-il en vigueur? La question paraît insoluble. Il semblerait que déjà à l'époque des derniers Ptolémées le canal était suffisamment ensablé pour rendre la navigation impossible. Plutarque (*Antoine*, 77) raconte en effet que la reine Cléopâtre, après la défaite d'Actium, craignant de tomber en esclavage, eut l'idée de quitter l'Égypte et de se retirer dans un pays éloigné, au delà de la mer Érythrée; pour cela elle avait entrepris de faire transporter tous ses vaisseaux par-dessus l'isthme de Suez et de les rassembler dans le golfe Arabique. L'explication est assez vague. On peut l'inte préter de différentes manières. Les historiens pensent que le canal n'était plus praticable à ce moment. Si le fait est certain, ce qui n'est pas prouvé, il est presque probable que le canal de Ptolémée fut

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

rétabli par les Romains, mais pour peu de temps, car il semble bien que le canal était de nouveau, et pour toujours, fermé avant la conquête arabe. Amrou, pour assurer et conserver des relations entre l'Égypte et l'Arabie, n'entretient que le canal du Nil à la mer Rouge, par le ouâdî Toumîlât, et néglige totalement celui de Ptolémée.

Les habitants du Djifâr, vivant dans un pays favorable à la colonisation, étaient voués, par leur situation, à l'agriculture et au négoce. Ce sont ces mêmes Bédouins cultivateurs que les souverains employaient à la garde des postes-frontières. Les Bédouins du Djebel Tîh, au contraire, vivant dans un pays complètement aride et inculte, demeurent absolument irréductibles à la civilisation.

En dehors de la question géographique, j'ai montré, en passant, l'état de l'agriculture et du commerce dans la province. Je pense aussi qu'il serait utile d'étudier ses relations politiques. L'importance de cette question a été reconnue depuis longtemps. Mais jusqu'à ce jour cette question n'a fait l'objet d'aucun travail d'ensemble. Deux côtés seulement de la question ont été examinés : l'un, purement commercial, est attenant à la navigation; l'autre, historique, n'intéresse que la sortie des Hébreux. Ces deux problèmes sont certainement d'un grand intérêt. Mais la question de l'isthme, vue sous ce jour, est considérablement réduite, et l'on ne voit pas ce qui a fait sa grandeur et sa longue réputation dans le passé.

Des relations commerciales ont existé de toute ancienneté entre l'Asie, l'Afrique et l'Europe. Les rapports avec l'Europe sont les plus récents; ceux avec l'Afrique et l'Asie sont mentionnés dans les plus vieux documents. Donc, avant l'établissement d'une communication entre la Méditerranée et la mer Rouge, il y avait à travers l'isthme une ou plusieurs voies transversales mettant en rapports directs l'Asie et l'Afrique. En sorte que ce territoire de moyenne étendue, par sa situation exceptionnelle, était un centre commercial des plus actifs dans le monde ancien.

On a dit avec raison que l'isthme n'était qu'un passage. Mais il faut ajouter que dans ce passage se groupait un stock énorme de marchandises venu de tous les pays; dans ses ports les peuples les plus divers se rencontraient. Ces deux facteurs devaient exercer une très grande influence sur la prospérité de l'isthme.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

XVII. — GÉCHOURÎ ET GÉRIZÎ.

Ces deux noms apparaissent dans la Bible : le premier deux fois, le second une seule fois. *Géchourî*, גְּשׁוּרִי, est mentionné seul dans Josué, XIII, 3. Dans ce texte il s'agit de toute une région de la Terre promise restant à partager entre les fils d'Israël. Ce territoire comprend la Galilée, le pays des Philistins et la terre de Géchourî, depuis Chîhôr jusqu'à Eqrôn ou Accaron. Cette dernière ville est située au nord de la Philistie en face de Iamnia, petit port sur la Méditerranée. Chîhôr, je l'ai montré au chapitre XIII, n'est pas, comme on l'a supposé, le ouâdî el-Arîch, ni la branche Pélusiaque, mais le lac Ballah, dans l'isthme de Suez. A la pointe septentrionale du lac s'élevait la forteresse de Zarou, que la Bible a transcrit par *Chour*. Dans d'autres passages, *Chour* remplace *Chîhôr*. Cette localité, d'accord avec les textes égyptiens, marque la frontière orientale de l'Égypte. En conséquence, le pays de Géchourî, d'après le texte de Josué, serait la région comprise entre la Philistie et l'Égypte. Et je pense que le ouâdî el-Arîch était la limite de l'un et de l'autre de ces deux pays.

Le second exemple (I *Rois*, XXVII, 8) montre David, après avoir fui la cour de Saül, au service des Philistins; comme chef de bande il pratique des razzias dans les territoires de *Géchourî*, de *Gérizî* גְּרִזִי et d'*Amâleq*. Selon toute vraisemblance ces trois pays étaient voisins et limitrophes. Nous venons de voir que Géchourî, entre la Philistie d'un côté et l'Égypte de l'autre, devait nécessairement se trouver en bordure de la mer. Or, on peut supposer qu'Amâleq et Gérizî, étant voisins de la Philistie et de Géchourî, sont à localiser au sud de ces deux pays.

Autant qu'on peut fixer des limites à une région désertique, habitée seulement par des populations nomades, on peut dire que la terre d'Amâleq est assez bien connue. A l'orient, elle touchait au ouâdî el-Arabah; au nord, à la Palestine; au sud, elle atteignait la grande chaîne du Djebel Tîh, montagnes qui séparent la péninsule du Sinaï du plateau de Tîh; à l'ouest, comme pour les deux régions littorales, le ouâdî el-Arîch servait probablement de borne frontière. En effet, c'est à la sortie du désert d'Éthâm, ou de Sîn, ce qui est la même chose, que les Hébreux rencontrent pour la première fois les Amalécites.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

Le ouâdî el-Arîch étant la limite du désert d'Éthâm, il résulte que le pays des Amalécites commençait immédiatement après ce torrent.

Ceci accepté, il resterait à démontrer que Gérizî correspond au désert d'Éthâm, et Géchourî au Djifâr. La solution de ce double problème nous ramène naturellement aux deux divisions territoriales de la région syro-égyptienne précédemment étudiées, et que les Hébreux, avant les Arabes, avaient distinguées, comme il ressort des divisions territoriales qui font l'objet du chapitre XIII de Josué.

Tout d'abord, je rejette l'hypothèse qui admet que Géchourî et Gérizî sont des noms de tribus. En effet, il est facile de constater que les deux passages du texte biblique ne font aucune allusion à des peuplades; ils mentionnent seulement des territoires peuplés, au sud de la Palestine. Et l'identité reconnue de ces deux régions égyptiennes prouve, une fois de plus, la fidélité avec laquelle la Bible a transmis ou traduit les noms géographiques.

Géchourî גְּשׁוּרִי est la réunion de trois éléments ne formant plus qu'un seul mot : 1° de la lettre ג, forme apocopée de גֵּי, ou גַּיְא à l'état construit, qui désigne en hébreu, comme en grec, « une plaine, une vallée » et aussi « une terre cultivée »; 2° du mot *Chour* שׁוּר, qui est le nom, donné par la Bible même, de la région à l'est de l'isthme de Suez; 3° du suffixe ִי, indiquant le nom d'un peuple ou d'un pays. En conséquence, *Géchourî* signifierait « la terre de Chour ».

L'onomastique hébraïque présente un certain nombre de noms de même formation et de même aspect. Peut-être pourrait-on, pour la plupart d'entre eux, les expliquer de la même façon. Je ne dis pas tous; par exemple pour Gérizî que j'étudierai plus loin. Mais il me semble que le nom de *Génésar* ou *Génézareth,* précédé dans le texte grec du mot *γῆ* « la terre de Nézareth », rentre dans cette catégorie. Tout d'abord, il est nécessaire de remarquer que ce nom de lieu n'apparaît pour la première fois que dans les livres du Nouveau Testament. Je pense néanmoins que le mot est dérivé de l'hébreu. Je propose donc, sous toute réserve, de décomposer *γενεσάρ*, *γεννεσάρ* ou *γενεσαρέτ* en deux parties : 1° *γε* serait la transcription grecque du mot hébreu גַּיְא, pris dans le sens qu'il a de plaine, d'étendue plate; et 2° de la syllabe *νεσαρ*, נָזַר *nâzar,* qui veut dire une « chose consacrée, vouée ». Génésar serait par conséquent « la plaine consacrée », et l'expression grecque *γη γενεσάρ*, un pléonasme. Cette définition, plaine de Génésar, convient en effet assez bien

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

avec ce que nous connaissons de l'histoire de cette région palestinienne. La richesse de son sol était remarquable. On y récoltait autrefois en quantité toutes sortes de fruits et de céréales. Mais le séjour fréquent de Jésus a fait surtout sa renommée. C'est à Génézareth qu'il fit la plupart de ses miracles, qu'il prêcha et qu'il assembla ses apôtres et ses disciples. C'était donc un lieu consacré pour les disciples de Jésus.

Gé dans Génésar comme dans Géchourî doit être non seulement pris avec le sens de « vallée », mais aussi avec le sens restreint de « terre cultivée ». Le mot grec γῆ ou γαῖα a parfaitement cette acception.

Dans la Bible, *Géchourî* semble opposé à l'expression מִדְבַּר שׁוּר *midbâr Chour,* le « désert de Chour », appelé ailleurs מִדְבַּר אֵתָם *midbâr Étham* (I *Rois,* XXVII, 8). Le mot גִּרְזִי *Gérizî,* ou גִּרְזִי *Girzî,* signifiant « une terre inculte et déserte » [1], a exactement le sens de *midbâr Étham,* dont le nom caractérise parfaitement la nature particulière de cette région déplorablement sèche, où l'on ne trouve que de rares puits. Les pluies extrêmement rares au désert d'Étham sont la cause principale de sa stérilité. Elles tombent parfois abondamment; quelquefois elles durent plusieurs jours de suite. Les orages sont fréquents et parfois terribles, surtout lorsqu'ils sont précédés d'une tempête de vent. Ce sont alors de véritables cyclones. Le vent, que rien n'arrête, entraînant des masses nuageuses de sable mêlé à la pluie, cause des désastres importants dans les campagnes; les tempêtes sont de terribles fléaux pour le Bédouin. En un moment les quelques coins de terre cultivée sont entièrement ravagés, la moisson emportée, les tentes détruites et les troupeaux décimés. Je me souviens que, surpris par un de ces ouragans à el-Floûsiyeh, j'ai vu mon campement en peu d'instants abattu par la tempête et toute la plaine inondée par les eaux du lac, poussées par le vent nord-ouest. Les torrents, complètement à sec avant la catastrophe, se remplissent subitement et inondent peu après les régions basses. Toutefois, ces eaux bourbeuses déposent sur leur passage un limon fertile dans les bas-fonds, que les Bédouins mettent immédiatement à profit en semant, sur ces terres engraissées, du blé et de l'orge. Au bout de

[1] On peut rapprocher du terme hébreu les expressions arabes : أَرْضٌ جَرَزٌ, qui sert à désigner « la terre dans laquelle il ne pousse pas d'herbe, privée d'eau, sèche »; مَفَازَةٌ مِجْرَازٌ « un désert stérile »; أَرْضٌ جَارِزَةٌ est la « terre sèche entourée de sable ». Le sens de جَارِزَةٌ est « stérile » (LANE, *Arabic-English Lexicon,* I, p. 408, col. 3, et p. 409, col. 1).

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net

quelques jours, sous l'influence salutaire de la pluie et de l'humidité, la terre se couvre d'une végétation qui servira à la nourriture des troupeaux et aussi des hommes.

Il résulte, d'après ce que j'ai dit, que Gérizî correspond très exactement au désert d'Éthâm. Mais ce n'était pas ce territoire, trop pauvre, qui attirait les convoitises de David et de sa troupe. David pillait surtout les tribus et campements qui se trouvaient à proximité de la route de Chour. Ces rapines se poursuivaient parfois au delà du ouâdî el-Arîch, vers l'Égypte; mais d'ordinaire elles se limitaient à la région méridionale de la Palestine. Le coup fait, David et ses hommes rentraient immédiatement, de crainte des représailles. A l'abri des surprises, il partageait avec ses gens le butin qu'il venait de conquérir sur les nomades. Le butin se composait généralement d'animaux, brebis, bœufs, ânes, chameaux; il prenait aussi les vêtements des morts et emmenait prisonniers ceux qui tombaient vivants entre leurs mains.

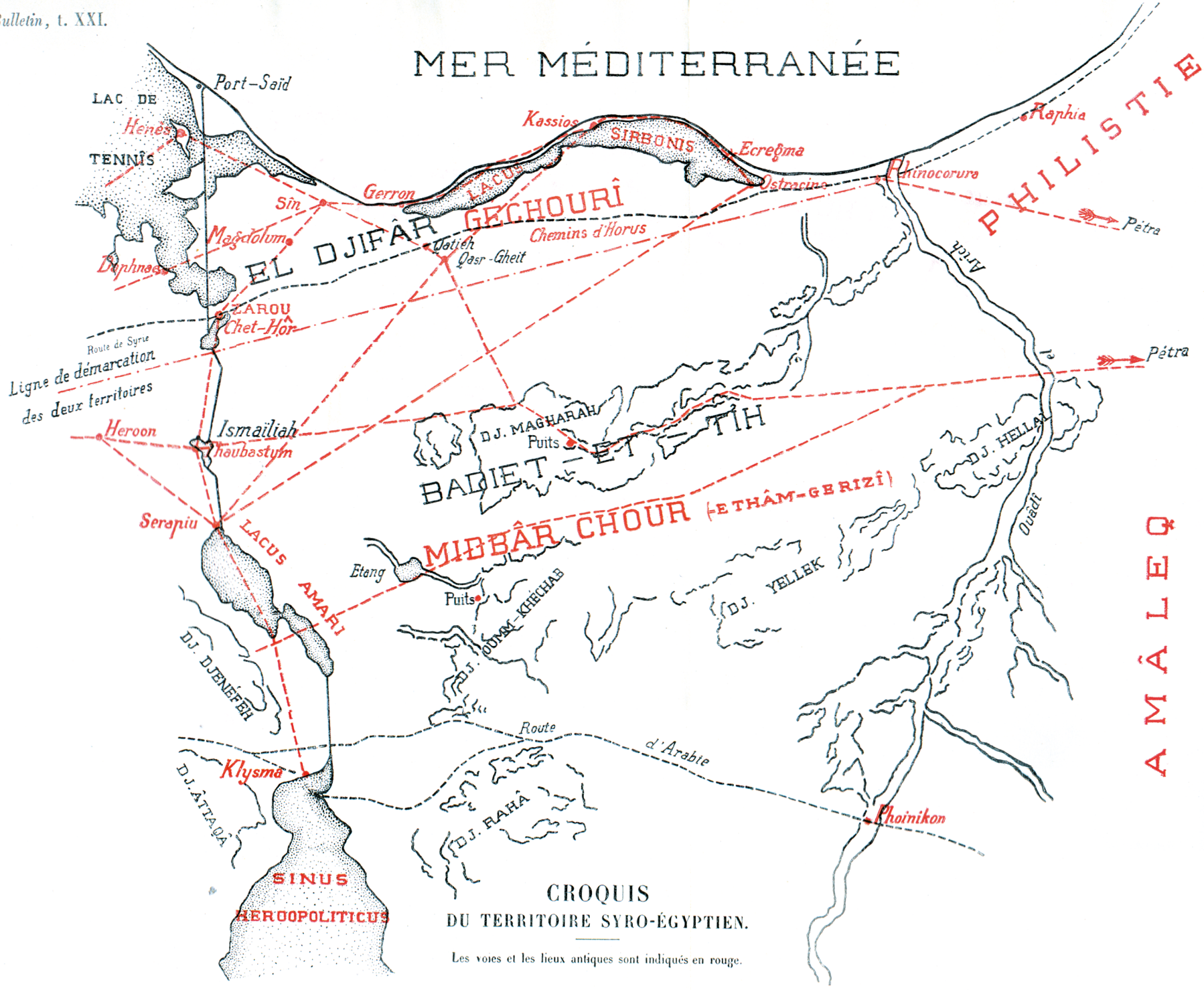
La route de Chour était le centre de ces exploits. Elle passait à la limite de Gérizî et de Géchourî, et servait, dans une certaine mesure, de ligne de démarcation entre la Philistie et Amâleq. Si l'on admet ma proposition sur la position de ces quatre territoires, on comprendra alors la facilité avec laquelle David se transportait de l'un de ces territoires dans un autre, tout en restant à proximité de la grande voie de communication, qui pouvait, à la moindre alerte, le ramener à son point de départ.

En lisant le récit biblique, on serait tenté de voir dans ces régions, à l'époque de David, c'est-à-dire au x^e^ siècle, un territoire agricole important et riche en moisson et en troupeaux. J'ai tâché de montrer, dans le chapitre précédent de ces *Notes,* ce qu'il fallait penser de l'ensemble du territoire syro-égyptien avant l'installation des Grecs et surtout des Romains. La région côtière était la plus riche, mais elle n'était pas encore, à cette date, ce qu'elle devait être quelques siècles plus tard. Comme aujourd'hui, le pays, moins les parties absolument stériles, était de loin en loin peuplé et cultivé, mais d'une manière tout à fait inégale. C'est le pays tel que l'a vu et décrit Sinouhît, au temps de la XII^e^ dynastie.

J. Clédat.

(*A suivre.*)

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026 BIFAO en ligne https://www.ifao.egnet.net



CROQUIS
DU TERRITOIRE SYRO-ÉGYPTIEN.

Les voies et les lieux antiques sont indiqués en rouge.

BIFAO 21 (1923), p. 55-106 Jean Clédat
Notes sur l'isthme de Suez (§ XVI-XVII) [avec 1 planche].
© IFAO 2026
BIFAO en ligne
https://www.ifao.egnet.net